



Le Gilbertin



PRÆTERITI LUMINE, FUTURUM PARARE

Bulletin publié par l'Association des familles Gilbert

Volume 9 numéro 2, novembre 2022

18^e publication



35 Descente en canot sur la rivière Nipissis



25 Mon séjour chez les Inuits



23 Ma troisième année au Camp Minogami



9 Filles du Roy mariées à nos ancêtres

6 Pierre Gilbert: faits connus et mystères



20 La page Facebook de l'association



18 Toujours sur son vélo à 88 ans!



12 Chronique au sujet d'Arthur Gilbert et Hélène Filion



4 Assemblée générale annuelle

L'Association des familles Gilbert est un organisme à but non lucratif, constitué en vertu de la Loi sur les compagnies. L'Association est membre de la Fédération des associations de familles du Québec.

Conseil d'administration

Jean-Claude Gilbert, président
Yves Gilbert, vice-président
Charlotte Gilbert Delisle, secrétaire
Michel Gilbert, trésorier
Léonce Gilbert, administrateur
Guy Gilbert, administrateur
Mélissa Gilbert, administratrice

Le Gilbertin

Le Gilbertin est le bulletin de liaison de l'Association des familles Gilbert. Il est publié deux fois l'an, au printemps et à l'automne, et distribué gratuitement aux membres par la poste.

L'Association des familles Gilbert se réserve le droit de corriger, au besoin, la qualité de la langue et l'exactitude de la syntaxe tout en respectant le style propre de l'auteur. L'Association communiquera avec l'auteur si elle apporte des corrections significatives, identifie qu'une partie du texte devrait être retirée, modifiée ou ne peut être publiée.

Le contenu de cette publication peut être reproduit avec mention de la source à la condition expresse d'avoir obtenu au préalable la permission de l'Association des familles Gilbert.

Les auteurs des articles conservent l'entière responsabilité du contenu de leur texte et de leurs opinions ainsi que des illustrations utilisées, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

Production et diffusion

- Saisie de textes: Charlotte Gilbert Delisle
- Conception graphique et mise en page : Jean-Claude Gilbert
- Reproduction, assemblage et livraison : Groupe ETR

Prochaine parution : avril 2023

Date de tombée pour la réception des articles : 28 février 2023

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Association des familles Gilbert
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9
info@famillesgilbert.com

3 Mot du président



4 Assemblée générale annuelle

6 Pierre Gilbert: faits connus et mystères

9 Filles du Roy mariées à nos ancêtres

12 Chronique au sujet d'Arthur Gilbert et Hélène Filion

17 Rapport du président



18 Toujours sur son vélo à 88 ans

20 La page Facebook de l'association

**21 Merci aux membres bienfaiteurs
Hommage à Roger Gilbert**

22 Photos anciennes et historiques

23 Ma troisième année au Camp Minogami



25 Mon séjour chez les Inuits

35 Descente en canot de la rivière Nipissis



Mot du président

Jean-Claude Gilbert

Après la pandémie qui nous a empêchés de vous offrir des activités pendant plus de deux ans, c'est le retour graduel à la normalité pour notre association de familles.

Le 11 septembre dernier, nous avons tenu l'assemblée générale annuelle au Manoir Montmorency. La programmation de cette rencontre familiale et sociale était divertissante et, pour favoriser une plus grande assistance des membres, le tarif demandé aux participants était abordable.

Cette réunion nous a permis de renouer avec nos membres qui sont des acteurs importants pour notre association de familles. Leur présence nombreuse témoigne de leur intérêt pour notre organisation. Le climat positif était palpable et les participants étaient heureux de se retrouver, de socialiser et de fraterniser. Ce fut également, pour plusieurs d'entre nous, un beau moment d'échange et une belle occasion de faire de nouvelles connaissances.

Parmi les faits notables de cette assemblée générale annuelle, je me dois de souligner que, pour la première fois, nous avons eu la présence de deux nouveaux membres, accompagnés de leurs conjointes, Conrad et Gilles Gilbert, dont l'ancêtre de la première génération est Charles Gilbert. Je tiens également à mentionner qu'afin de pourvoir un poste vacant d'un administrateur, les partici-

pants ont choisi et élu un membre un peu plus jeune, Mélissa Gilbert, qui représente sûrement la relève de demain de notre association de familles.

Cette rencontre nous a démontré, encore une fois, qu'appartenir à une association de familles comme la nôtre procure des bienfaits positifs et comporte des avantages et des bénéfices pour le maintien des liens familiaux.

Pour poursuivre et intensifier la dynamique de notre association de familles, nous aimerions avoir des membres qui s'impliquent davantage dans notre organisation. Votre contribution permettrait d'amener de nouvelles idées et de nouveaux projets.

Ayez toujours à l'esprit et inspirez-vous de cette citation prononcée par John Kennedy, le 35e président des États-Unis, que j'ai adaptée pour vous:

« Demandez-vous ce que vous pourriez faire pour votre association et non pas ce que votre association peut faire pour vous! »

Si vous voulez soumettre une idée ou offrir votre aide, contactez-nous à :

info@famillesgilbert.com

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Par Charlotte Gilbert Delisle

Pour la première fois depuis la pandémie, notre Association de famille s'est réunie le 11 septembre dernier au Manoir Montmorency. Il est toujours agréable de se rencontrer dans cet environnement enchanteur.

Dix-neuf membres étaient présents à cette assemblée générale, la plupart accompagnés de leurs conjoints. Cette réunion s'est déroulée dans une salle très ensoleillée avec vue sur le pont de l'Île d'Orléans. Tous les participants étaient heureux de se retrouver et d'accueillir deux nouveaux membres de la Beauce et leurs conjointes.

Notre président Jean-Claude Gilbert a présenté son rapport annuel et notre trésorier Michel Gilbert son bilan financier.

Trois postes étaient en élection, soit ceux de Jean-Claude, Michel et Roger Gilbert. Jean-Claude et Michel ont accepté de poursuivre leur implication au sein du CA et ont été réélus. Monsieur Roger Gilbert souhaitait se retirer et madame Mélissa Gilbert a accepté de le remplacer.

Le brunch qui a suivi notre réunion était varié et excellent. Que dire du savoureux dessert : une crêpe à la crème d'érable.



Monsieur Émile Gilbert, conférencier

Nous avons eu l'occasion d'accueillir comme conférencier monsieur Émile Gilbert, architecte. Sous le thème « Patrimoine d'hier et patrimoine de demain », monsieur Gilbert nous a fait découvrir certains bâtiments historiques qu'il a contribué à restaurer.



Maison ancestrale famille Gilbert

Il aimerait bien connaître davantage l'histoire de la Maison ancestrale de notre ancêtre Étienne Gilbert. Cette maison de type normand était une maison exceptionnelle en 1900. Elle était située à Saint-Augustin-de-Desmaures sur le Chemin du Roy. Si des personnes pouvaient lui fournir des renseignements supplémentaires, il en serait très heureux.



Le moulin de la Rémy

En 2020, il a contribué à la restauration du Moulin de la Rémy, situé sur la route 138 entre Baie-Saint-Paul et Saint-Urbain. Ce moulin appartient à Héritage Charlevoix. Présentement, il produit de la farine artisanale et fournit plusieurs boulangeries de la région.



La maison Bouchard-Simard

La maison Bouchard-Simard construite en 1832 pour le meunier du Moulin de la Rémy a aussi été restaurée. Cette maison avait été très bien conservée par 4 générations de Simard avant d'être achetée par Héritage Charlevoix.

Tous les monuments historiques ne sont malheureusement pas conservés. Tel est le cas du monastère de Berthierville construit entre 1900-1932. Le monastère a été abandonné il y a 10 ans. Comme il est en mauvais état, un promoteur est sur le point de réussir à obtenir un permis de démolition.

Monsieur Gilbert travaille aussi sur le site de l'hôpital général de Québec. Cet établissement appartenait entre 1620 et 1693 aux Récollets qui l'ont vendu aux Augustines qui

en ont fait un hospice pour recueillir les pauvres. Ce n'est qu'après la guerre que cet établissement devient un hôpital.

L'église est la partie la plus ancienne. Elle n'a pas brûlé pendant la conquête, seul un boulet l'a frappée. La partie qui demeure la propriété des Augustines est très bien conservée et restaurée régulièrement. La partie qui a été vendue au CIUSS pour en faire un CHSLD n'est pas aussi bien conservée. Toutes les fenêtres sont à refaire et comme c'est un monument historique cela coûtera très cher.

Finalement, monsieur Émile Gilbert nous a parlé de l'Église de Saint-Irénée qui a été acquise par le domaine Forget en 2021. L'église sera restaurée et adaptée pour en faire une salle de cours et d'enregistrement. L'école internationale de musique pourra profiter de son orgue Casavant. L'Église demeurera accessible pour des cérémonies religieuses.



Les violonistes

Notre beau rassemblement s'est terminé par une prestation musicale de violon qui a été très appréciée. Les trois jeunes sœurs Gilbert, Clara, Juliette et Alexia, accompagnées de leur mère Mélanie Grenier, nous ont offert un trois quarts d'heure de très belles pièces.

Après le concert, plusieurs membres se sont attardés pour jaser et d'autres en ont profité pour jouir de la belle promenade jusqu'aux chutes.

Quelle belle journée.

Pierre Gilbert : faits connus et mystères

Par Léonard Gilbert

Lorsque cette chronique a été créée, nous voulions d'abord et avant tout donner un moyen pour les membres de discuter toute question pertinente en lien avec la généalogie. Notamment, permettre la discussion et la mise en commun des résultats de recherche des membres pour donner du corps à l'histoire de certains ancêtres, favoriser la mise en commun des connaissances acquises par chacun et assurer que ces connaissances et la documentation qui les soutient ne s'évanouissent pas avec le départ ou l'arrêt des recherches des personnes qui se sont intéressées à un personnage.

Les premiers efforts de cette chronique ont visé à fournir aux membres une information de base sur certains des outils qui, de nos jours, sont à la disponibilité des généalogistes amateurs pour identifier et construire des histoires familiales.

Ensuite, pour la lignée de Pierre Gilbert, un fichier a été créé recensant tous les articles et livres publiés (que j'ai pu identifier), traitant de l'histoire de l'un ou l'autre des descendants de ce premier arrivant. Le fichier est disponible en ligne sur le site de l'Association des familles Gilbert. Est-il complet? Je ne sais pas. À ma connaissance, aucun ajout n'a été proposé depuis sa publication sur le site. Comme ce fichier est une propriété collective, ne vous gênez pas d'y ajouter des publications que vous connaissez et qui sont absentes.

Peut-on aller plus loin concernant cet ancêtre et pour compléter le tableau avec

tous les ancêtres portant le patronyme Gilbert? Certainement.

Voici comment nous pourrions le faire pour Pierre Gilbert.

On le sait déjà, Pierre Gilbert est l'un des quatre immigrants en Nouvelle-France avec le patronyme Gilbert dont des descendants contribuent encore de nos jours au peuplement du Québec. Sa vie nous est connue en partie. Mais de nombreux mystères demeurent.

Les faits connus :

Depuis les années 1940, quatre publications nous fournissent des éléments qui ont permis jusqu'à maintenant d'identifier certains faits qui décrivent une partie de sa vie.

En préparation du rassemblement des familles Gilbert en 1946, de nombreuses recherches ont été faites pour documenter l'histoire des familles souches et identifier les Gilbert vivant en Amérique pour être en mesure de les rejoindre et les inviter à y participer. Et pour pouvoir impliquer certains d'entre eux dans l'organisation et la réalisation de l'évènement.

Certains éléments concernent sûrement l'ancêtre Pierre puisque le président du rassemblement était l'un de ses descendants. Y a-t-il des archives qui ont été conservées sur les travaux préparatoires et sur l'évènement? Si c'est le cas, où sont-elles conservées? Personnellement, le seul élément que j'ai pu voir est une photo de groupe et l'information que le site internet de l'Association fournit.

La première publication qui concerne l'ancêtre Pierre a été faite quelques années plus tard par le principal artisan des travaux préparatoires à ce rassemblement, J. Georges Gilbert. En 1958, l'article qu'il publie dans la revue Mémoires de la Société généalogique canadienne-française nous fournit les premières informations bien documentées qui le concernent.

S'appuyant sur des notes prises au cours « d'un voyage généalogique » qu'il avait fait en France au cours de l'année 1947, il nous permet de connaître sa région d'origine (Barbezieux) et certains éléments concernant l'histoire de cette région et de ses ancêtres français; d'établir sa venue en Nouvelle-France; et de connaître sa famille (parents, frère et sœur) et certains de ses descendants. Il identifie ses enfants et leur lieu de naissance ainsi que la date et le lieu où il est décédé. Enfin, il documente l'une des lignées de ses descendants directs en Amérique : ceux en lien avec les ancêtres du Lt-Colonel J-Oscar Gilbert, le président du rassemblement de 1946.

Rémi Gilbert dans un bref article publié par la suite dans la revue de la Société de généalogie de l'Outaouais traite la contribution de la région de Barbezieux à l'immigration française en Nouvelle-France dont celle de Pierre Gilbert. Il fournit également un fac-similé des signatures de Angélique Dufour et Pierre Gilbert.

En 2014, Jules Garneau nous fournit plusieurs informations sur sa vie à Baie-Saint-Paul et à L'Isle-aux-Coudres et sur l'un de ses voyages à titre de Capitaine de navire voyage durant lequel il fut fait prisonnier par les Anglais et les interrogatoires subis durant sa captivité, sur la vie de ses enfants, son décès et le remariage de sa femme. Sa publication documente également les membres de l'une des lignées issues du mariage de son fils David avec Marie Luce Simard (celle de David fils de François).

En 2021, Léonard Gilbert ajoute quelques précisions à ces faits déjà connus. Il docu-

mente également la vie de son beau-père Joseph Dufour et l'héritage de sa femme Angélique Dufour lors du règlement de la succession de sa mère. Son lieu d'habitation à L'Isle-aux-Coudres est identifié et confirmé par des contrats d'achat. Une reproduction des contrats originaux rédigés et signés de la main de Pierre Gilbert est présentée. Cette publication documente également l'une des lignées issues du mariage de David et Marie Luce Simard (celle de Osée (Joseph) fils de François, dit Joseph-Zévin).

Ces quatre publications ont jusqu'ici permis de rassembler la plupart des informations généalogiques sur les événements qui ont pris forme dans les 15 dernières années de sa vie (1756-1771). Mais plusieurs mystères restent à résoudre : sur sa vie avant son mariage avec Angélique Dufour; sur ses activités économiques durant son mariage; sur ce qui est advenu de ses biens après son décès et dans la vie de certains de ses enfants.

Les mystères à éclairer :

Certains sont liés à sa vie avant son mariage avec Angélique Dufour en janvier 1756 :

- Quand est-il venu en Amérique pour la première fois? Quel âge avait-il? Et pour quel genre d'activités? Avec qui avait-il un engagement? Existe-t-il un contrat d'engagement? De quelle nature?
- Quel port de mer a été son point de départ : La Rochelle? Brest? Saint-Malo? Sur quel bateau? Quel était son titre : matelot? Officier? Combien de fois a-t-il fait la traversée?
- Nous savons qu'il a été Capitaine du Santa Anna naviguant vers la Nouvelle-France au printemps 1757 et de La Marianne naviguant vers La Rochelle à l'automne de la même année. Comment obtenait-on ce titre à l'époque? Quand et comment a-t-il appris son métier? Avait-il exercé d'autres professions marinières: matelot? Officier? Avant de devenir Capitaine ? Depuis quand pouvait-il exercer

le mandat de Capitaine?

- Puisqu'il s'est marié en janvier 1756, il était sûrement arrivé en Nouvelle-France au cours de l'été ou l'automne 1755. Par quel bateau? Avec quelles obligations? et où habitait-il?

Certains sont liés à sa vie après son mariage :

- Quand et où a-t-il obtenu sa liberté après sa détention et les interrogatoires menés par les Anglais sur l'île Jersey?
- Quand et comment est-il revenu en Amérique après sa libération par les Anglais à la fin de 1757 ou au début de 1758?
- Avant l'achat de sa maison à L'Isle-aux-Coudres en 1764 où habitait sa famille à Baie-St-Paul puisque ses trois premiers enfants y ont été baptisés? Quand s'est-il installé à l'Isle? A-t-il habité quelque part ailleurs sur l'île avant l'achat de sa maison?
- Durant l'hiver, la navigation devait être inexistante. Quel autre métier que celui de pilote sur le grand fleuve a-t-il exercé pour faire vivre sa famille? Après son retour de captivité, durant la guerre de la Conquête et jusqu'à son décès?

Certains sont liés aux conséquences de son décès :

- Quel était le patrimoine de Pierre Gilbert au moment de son décès? Existe-t-il un inventaire des biens au décès fait devant notaire comme c'était la pratique à l'époque? Inventaire normalement requis pour le remariage d'Angélique à l'automne 1772?
- Qu'est-il advenu de la maison qu'il possédait depuis 1764? A-t-elle été vendue avant ou après le déménagement de Angélique et de ses enfants à Saint-André de Kamouraska au lendemain de son remariage avec Joseph Morin?
- Tous les enfants étant mineurs à son dé-

cès, qui en est devenu le tuteur? De quelle manière cela a-t-il été établi?

- Quelle a été la vie de deux de ses filles, Angélique et Charlotte, pour lesquelles seule la date de naissance est connue?

Voilà bien des mystères à éclairer et bien des efforts à faire pour trouver réponse à ces questions.

Nous avons été plusieurs jusqu'à maintenant à documenter, établir et enrichir ou ré-interpréter les faits connus à la lumière de nouvelles trouvailles. Certains continuent leur recherche ou encore connaissent les réponses ou des éléments de réponses aux questions qui précèdent. Ou encore ils possèdent des documents qui peuvent alimenter le travail qui reste à faire.

Durant la préparation de ce texte, j'ai pris conscience que plusieurs efforts ont été faits dans ce dossier depuis les années 1940 et que bien peu de documents qui ont permis à ceux qui ont commis des écrits, sont archivés et accessibles à ceux qui voudraient bien y travailler sans repartir de zéro.

Une réponse à trouver :

Deux questions se sont invitées dans ma réflexion :

1. Comment pourrions-nous former une équipe pour partager cette information-documentation sur le travail déjà fait et effectuer le travail à faire?
2. Où pourrions-nous déposer et archiver la documentation déjà retracée pour qu'elle puisse être disponible à ceux qui dans l'avenir voudront se pencher sur la vie de Pierre Gilbert et compléter l'histoire de sa courte vie, à peine 47 ans?

Un défi que je nous propose de relever. Vos idées sont les bienvenues. Vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : leo_gilbert@bell.net

Filles du Roy mariées à nos ancêtres

Par Michel Gilbert

Quelle famille québécoise, n'a pas dans sa lignée généalogique, une de ces 770 filles venues en Nouvelle-France pour fonder une famille. Un grand nombre de ces filles étaient orphelines de père ou de mère et parfois des deux.

Ces femmes arrivées en Nouvelle-France, de 1663 à 1673, ont joué un rôle dans le peuplement de la colonie. Ces femmes, envoyées en Nouvelle-France, ont d'abord été désignées « filles à marier », car elles avaient pour fonction primordiale de se marier et d'avoir des enfants. Plus tard, l'appellation de « filles du Roy » s'est imposée, car ces femmes bénéficiaient d'une aide financière de l'État français sous Louis XIV.

Dans la généalogie descendante de mes ancêtres en ligne directe ou indirecte, j'ai retracé 40 filles du Roy.

Celle qui est la plus intéressante pour moi est **Barbe Roteau**. Je suis descendant en ligne directe du côté de ma mère Bernadette Moisan de la 9^e génération de cette fille du Roy mariée à Pierre Moisan le 11 septembre 1673 à l'église Notre-Dame de Québec.

Barbe Roteau est née vers 1653 en la paroisse St-Martin-du-Roule aujourd'hui 8^e arrondissement de Paris, France. Elle était la fille de Geoffroy Roteau et de Catherine Carsilleu.

Barbe est arrivée en Nouvelle-France en

1673 sur le navire l'Espérance ayant comme commandant Guillaume Basset. Ce navire, parti de La Rochelle le 11 juillet 1673, est arrivé à Québec le 3 septembre avec à son bord 27 membres d'équipage et 51 filles du Roy.



Barbe possédait comme biens 200 livres de dot remis par le Roy Louis XIV. Dès le 11 septembre de la même année (soit 8 jours après son arrivée), elle marie Pierre Moisan à l'église Notre-Dame de Québec. L'abbé Louis Ango de Maizerets curé de la paroisse Notre-Dame bénit le mariage en présence des témoins, Michel Lecourt, boucher possédant une terre à Beauport et de Claude Maugue, futur notaire-royal de Montréal.

Pierre Moisan, fils de Jacques Moisan et de Jacqueline Fontaire, est né vers 1648 à Saint-Jacques de Dieppe en Normandie, France. Pionnier en Nouvelle-France, pilote (1673), capitaine de barque et bourgeois (1693). Ils auront 10 enfants entre 1674 et 1693.

Je pourrais raconter l'histoire de Pierre et de Barbe mais ce n'est pas le but de mon article, surtout qu'elle n'est pas descendante de notre ancêtre Étienne Gilbert. Je vais plutôt vous faire connaître quelques filles du Roy descendantes de notre ancêtre Étienne.

Descendantes de notre ancêtre Étienne Gilbert

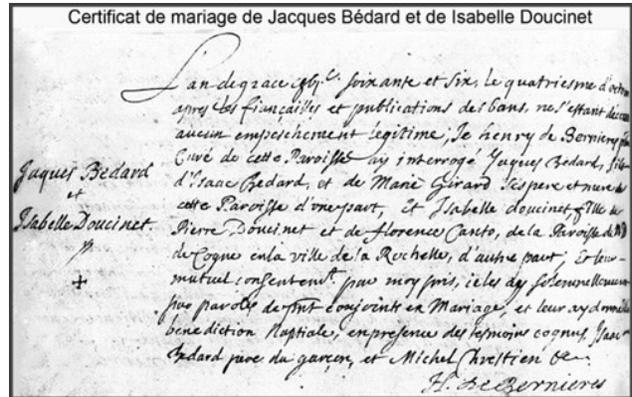
Pour retrouver une fille du Roy descendante de notre ancêtre Étienne, on remonte à la **deuxième génération** : **Jean-François Gilbert** marié à Marie-Catherine Bédard fille de Étienne Bédard et Marie-Jeanne Villeneuve. La grand-mère de Marie-Catherine et mère d'Étienne Bédard était **Élisabeth Doucinet** fille du Roy.

Née le 17 mai 1647 à La Rochelle (Charente-Maritime, Aunis France), Élisabeth était la fille de Pierre Doucinet et de Florence Canton. Elle est baptisée le 19 mai 1647 au temple calviniste, La Rochelle.

Élisabeth arrive à Québec comme fille du Roy le 11 août 1666 à l'âge de 19 ans avec 200 livres de dot. Elle avait été précédée au pays par sa sœur Marguerite, arrivée en 1662.

Moins de deux mois après son arrivée, soit le 4 octobre 1666 à l'église Notre-Dame de Québec, Élisabeth épouse le charpentier Jacques Bédard (1644-1711) fils de Isaac Bédard et de Marie Girard baptisé lui aussi à La Rochelle. Henri de Bernières, originaire de Caen en Norman-

die, premier curé de la paroisse et premier supérieur du Séminaire de Québec célèbre le mariage. Les témoins sont : Isaac Bédard père du marié et Michel Chrestien résidant de la paroisse Notre-Dame de Québec.



De cette union naquirent 17 enfants, 8 garçons et 9 filles entre 1668 et 1694. Élisabeth est décédée à Charlesbourg le 19 novembre 1710 à l'âge de 63 ans. En 1729, elle avait 134 descendants.

Une information intéressante concernant cette fille du Roy : La maison ancestrale **Jacques Bédard-Élisabeth Doucinet** est située dans le Vieux-Charlesbourg au cœur du quartier historique du Trait-Carré. C'est un chef-d'œuvre architectural avec son toit Mansart et ses fenêtres à deux battants. On y retrouve aujourd'hui dans cette maison la **Fudgerie les Mignardises Doucinet**. C'est en la mémoire de cette fille du Roy que fut nommé le nom de cette boutique. La maison Jacques-Bédard fait partie du site patrimonial de Charlesbourg. Une plaque en hommage aux ancêtres Bédard-Doucinet a été installée en 2001 par la Société Historique de Charlesbourg et le Conseil St-Rodrigue de la S.S.J.B.Q. en collaboration avec le Ministère de la Culture et des Communications.



À la quatrième génération : Étienne Gilbert marié à Marie-Reine Vermet fille de Joseph Vermet et de Charlotte Gingras.

Les grands-mères de Joseph Vermet étaient filles du Roy. **Barbe Ménard** mariée à Antoine Vermet et **Anne Lagou** mariée à Rémi-René Dupil.

Barbe Ménard est originaire de La Rochelle, Charente-Maritime; elle naît vers 1649 et fut baptisée dans la religion protestante. Elle arrive en Nouvelle-France le 30 juin 1669 sur le navire « Le St-Jean-Baptise ». Moins de deux mois plus tard, le 26 août 1669 à Sainte-Famille Île d'Orléans, elle épouse Antoine Vermet, fils de Fleury Vermet et de Marie Leblanc.

À la suite de l'accouchement de son huitième enfant, elle décède à l'âge de 36 ans le 16 juin 1685 à Sainte-Famille (Île d'Orléans).

Anne Lagou est originaire de la ville du Mans dans la province du Maine, près du Poitou. Orpheline de père, elle se joint, en mai 1670, aux 120 autres Filles qui feront la traversée pour fonder une famille en Nouvelle-France. Arrivée à la fin de juillet, elle doit se trouver un mari. Un jeune

homme du nom de Pierre Vallière se présente dès le 25 août suivant. Ils passent devant le notaire Becquet pour signer leur contrat de mariage. Le mariage religieux aura lieu quelques jours après. Pierre Vallières a le même âge que Anne; il est arrivé en Nouvelle-France en 1666 et demeure sur la côte de Beaupré. Les recensements de 1666 et 1667 le désignent comme domestique (homme engagé) chez Pierre Parent. Huit enfants et 44 petits-enfants assureront la descendance des Vallières.

À la suite du décès de son mari, Anne est à l'origine d'une deuxième famille aussi nombreuse que la première.

Je m'arrête à la description de ces quelques filles du Roy. Je voulais seulement vous informer que chaque fille du Roy a son histoire. Je vous encourage à faire des recherches généalogiques pour retrouver et connaître l'histoire des filles du Roy de votre lignée patronymique.

(Sources: Les Filles du Roy, Ancestry, PRDH, Société historique de Charlesbourg).

Chronique au sujet d'Arthur Gilbert et Hélène Filion¹

Par Gervais Deschênes, Ph. D.

« La mémoire ne nous appartient pas.
Elle va dans le temps avec une force
qui lui est propre et que l'oubli
ne peut entamer tout à fait ».

– Marek Halter (1936-)

Pour donner suite à un texte généalogique récent et passionnant à propos de dame Rose Gilbert², il est loisible dans cette présente chronique d'amorcer la réflexion sur quelques faits sociohistoriques au sujet d'Arthur Gilbert³: un frère de trois ans son aîné peu connu jusqu'à ce jour parmi les descendants toujours vivants de la famille Gilbert⁴ puisque les traces écrites sur sa personne sont rarissimes. L'oncle Arthur⁵ est né le 28 février 1898 à la paroisse de Saint-Hilarion et baptisé le 1^{er} mars 1898 au même endroit. Il est donc de la lignée de cette nombreuse et humble famille de cultivateurs loyaux à la terre de père en fils dont certains membres de cette descendance ont exercé des actes d'influences notables dans l'administration publique et les municipalités, l'industrie commerciale de vêtements et de transports, les forces militaires et policières ainsi que le domaine sportif.

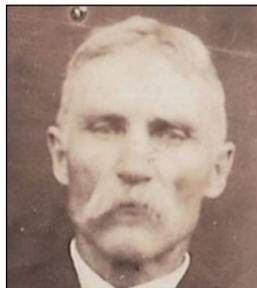


Rose Gilbert

Peu avant la naissance de l'oncle Arthur, son père Trefflé Gilbert et sa mère Marie Bergeron ont uni leur destinée le 29 septembre 1894 dans cette même paroisse⁶ de Saint-Hilarion. Après quelques années, la terre rocailleuse ne pouvant plus

satisfaire aux besoins agricoles de la famille, ils décidèrent d'un commun accord de partir de cet emplacement campagnard afin d'entreprendre une vie meilleure à la paroisse de Laterrière dans la région du Saguenay⁷. Après deux années de rude labeur, la prospérité espérée n'était pas au rendez-vous parce que la terre était impropre à la culture dans ce coin de pays selon le point de vue de Trefflé Gilbert. Le couple Gilbert-Bergeron quitta ce milieu rustique tout en laissant un bon souvenir de son passage pour s'établir à la paroisse pittoresque de Saint-Cœur-de-Marie au Lac-Saint-Jean.

Les parents d'Arthur Gilbert

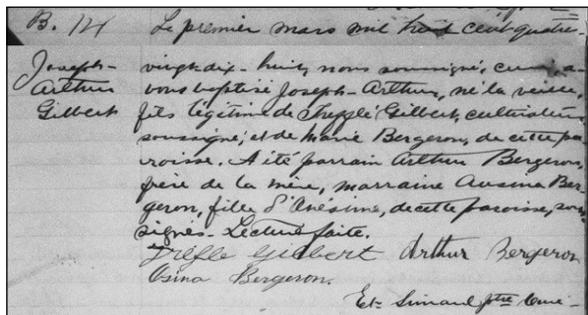


Trefflé Gilbert



Marie Bergeron

L'oncle Arthur était un frère ayant un fort ascendant dans la trajectoire de vie de dame Rose Gilbert. Tous deux ont vécu simultanément leur vie de jeunesse dans les agglomérations environnantes de Saint-Cœur-de-Marie. Après le premier mariage de dame Rose Gilbert avec Charles Eugène Harvey le 9 avril 1923⁸, l'oncle Arthur avait pris l'initiative de conduire en carriole le couple d'amoureux au cœur même de la paroisse de Saint-Stanislas au Lac-Saint-Jean⁹. Ce Gilbert pure laine bénéficiait déjà du privilège de visiter ce territoire agricole caractérisé par un sol ingrat et difficile quant à la culture des produits de la terre. Ce voyage exploratoire en ce lieu a par la suite forgé très tôt chez l'oncle Arthur son désir d'y vivre pour une fin de vie plus heureuse et tranquille.

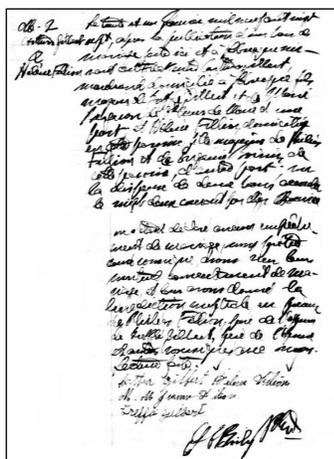


Acte de baptême d'Arthur Gilbert

L'oncle Arthur s'est marié en pleine saison hivernale le 31 janvier 1927 à l'âge de 29 ans avec dame Hélène Filion né le 30 août 1891. Elle avait alors 33 ans¹⁰. Les épousailles furent célébrées à la paroisse de Saint-Jérôme dans la municipalité de Métabetchouan. À cet époque, l'oncle Arthur habitait plus précisément à la paroisse de Saint-Léon-de-Labrecque. Il y exerçait le métier respectable de marchand. Le couple Gilbert-Filion n'a laissé aucune descendance.



Photo de mariage du couple Gilbert-Filion



Acte de mariage du couple Gilbert-Filion

l'ensemble rang Mistassibi¹¹, et ce, à plus ou moins 80 mètres de distance de la maison appartenant à son beau-frère Augustin Tremblay (1903-1981) : époux en troisièmes noces de dame Rose Gilbert dont le mariage fut célébré le 10 juillet 1945¹². Juchée sur une colline anciennement au lot # 30, cette petite maison blanche¹³

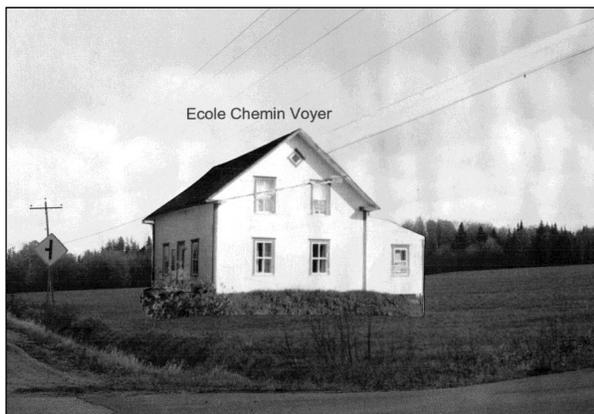
peinturée à la chaux et isolé au brin de scie fut une bâtisse scolaire étant l'un des piliers du « système des écoles de rang¹⁴ ». Il est pertinent de spécifier qu'il existait à cette époque un réseau d'inspecteurs supervisant régulièrement ce « système des écoles de rang » desservis par des religieuses et des institutrices laïques ayant transmises pour toutes catégories d'élèves l'art de réfléchir, de lire, d'écrire, de compter, de louer Dieu par des chants religieux, de réciter le petit catéchisme et de prier. La vieille école de rang située sur la Rivière-au-Foin fut érigée lors de la fondation de la paroisse de Saint-Stanislas en 1931. De fait, c'est autour de cette date que les élèves furent éduqués et instruits sur ce site béni sous l'égide de la communauté religieuse des Sœurs du Bon-Pasteur. Il est loisible d'affirmer avec justesse que des enseignantes hors pair sont intervenues avec diligence d'après leur connaissance de la situation sociohistorique s'inspirant de cette génération. Cela dit, parmi les enfants du voisinage ayant étudié sous leurs bons auspices, il y a les noms de famille Allard, Boudreault, Caouette, Duchesne, Doucet, Fortin, Gagnon, Girard, Labrecque, Lavoie, Lecompte, Maltais, Marcil, Néron, Ouellet, Robert, Rousseau, Routhier, Thibeault, Tremblay et Villeneuve qu'il est important de remettre en mémoire. Un autre fait à remarquer : c'est dans la froidure de l'automne et de l'hiver ou la chaleur du printemps que ces jeunes élèves étaient contraints d'effectuer leurs besoins naturels dans une sorte de toilette ordinairement appelée *une bécosse*. Cette installation fabriquée en bois était pour ainsi dire une latrine improvisée qui se définit par l'absence de chasse d'eau, de service d'égout et de produits chimiques. L'air y était nauséabond et insoutenable. Il était ainsi laborieux d'apprendre sous de telle condition astreignante. En dépit de la dureté du contexte éducatif en cette période du temps jadis, le « système des écoles de rang » développé spécifiquement dans le Haut-du-Lac-Saint-Jean se poursuit pendant une vingtaine d'années puisqu'il se termina au début des années 60' :

C'est à la suite d'une demande de l'abbé Vilmont Talbot auprès du député Antonio Marcotte que la paroisse obtient deux religieuses du Bon-Pasteur pour l'ouverture d'un couvent au village. On confie également la sacristie et les enfants de chœur aux bons soins des fondatrices, Sœur Marie-Joseph-Armand et sœur Sainte-Germaine-Cousin, qui ont pris la charge de l'enseignement à la fin du mois d'août 1950. C'est en octobre, toutefois, que le couvent ouvre ses portes remplaçant de ce fait la vieille école du village¹⁵.



École de rang

Cette photographie représente une version de la vieille école de rang située sur la Rivière-au-Foin à Saint-Stanislas au Lac-Sain-Jean avant de passer au feu.



Maison d'Arthur Gilbert et Hélène Filion

Cette photographie montre un modèle en bon état d'une école de rang comme il apparaissait pendant l'hégémonie du « système des écoles de rang ». **Source** : Société d'histoire et de généalogie Maria-Chapdelaine, P2777 Fonds Juliette Duchesne.

L'oncle Arthur pratiquait à cette vieille école de rang située sur la Rivière-au-Foin le métier honorable de rebourreur c'est-à-dire de réparateur de meubles cousinés. Il réparait presque tout à l'exception des meubles en bois parce qu'il n'était pas formellement ébéniste de formation. À vrai dire, il remettait en bon état des divans ou des canapés de n'importe quelles tailles et de formes. L'oncle Arthur prenait bien soin

de manier des outils spécialisés à sa disposition pour la tenue de ses travaux. Il dégrafait les broches et arrachait les clous minuscules avec dextérité et adresse tout en déchirant et enlevant fermement le vieux tissu de textile ou de cuir. Il utilisait ensuite de l'embourrure de première qualité en recouvrant de nouveau et habilement le meuble cousiné à réparer avec du tissu ou du cuir flambant neuf qu'il agrafait et clouait sur les montures et les cadres de bois. Les personnes des environs étaient fort contentes de son travail réalisé avec application et un souci certain de perfection qu'il portait en lui parce que l'oncle Arthur possédait le savoir-faire d'une activité artisanale étant constamment en demande aujourd'hui considérant la conjoncture de la pénurie de main-d'œuvre que nous traversons actuellement.

De tempérament réservé et patient comme l'apparaissait également son épouse dame Hélène Filion qui adoptait habituellement un comportement effacé en compagnie de son entourage, l'oncle Arthur était aisément reconnaissable au loin par sa petite corpulence revêtue de son chapeau en feutre noir vieilli par les années. En vue de se nourrir lorsqu'il était d'un âge avancé, il appréciait particulièrement la substance molle et grasse se retrouvant à l'intérieur des os de jarret de bœuf désossé étant apprêtés avec des légumes de jardin : un plat populaire préparé à la fin de la saison estivale que l'on nomme *la bouillie*. Cette moelle osseuse était dégustée avec beaucoup de contentement. Un autre de ses plaisirs gustatifs de l'oncle Arthur était de savourer des céréales de marque *Corn Flakes Kellogg's* souvent consommées au repas du souper. L'oncle Arthur y manifestait son esprit économe puisqu'il versait du lait à la limite de ce qu'il était nécessaire afin d'humecter suffisamment les flocons de maïs. Ils se délectaient aussi au plus haut point de la rhubarbe qu'ils obtenaient depuis le potager appartenant au couple Tremblay-Gilbert étant labouré, bêché, ensemencé, fertilisé avec du fumier et sarclé avec entrain spécialement par les interventions agricoles de dame Rose Gilbert selon des règles agronomiques bien précises. Celles-ci furent apprises au cours de sa plus tendre

enfance à partir de ses observations et ses expériences agraires dans le jardin de ses parents. Le couple Gilbert-Filion entretenait pour sa part un jardin restreint pour s'auto-alimenter en légumes et du fruit de la tomate. Pour le reste, l'oncle Arthur aimait mordre dans la vie. Il savait faire connaître ses valeurs authentiques à son entourage ainsi qu'à sa parenté en se comportant dignement comme une personne joviale et honnête à travers ses rapports le reliant avec les uns et les autres. Puis comme les jours s'écoulaient inlassablement, le couple Gilbert-Filion décida pour des motivations inconnues de quitter la paroisse de Saint-Stanislas.

L'oncle Arthur exhala son dernier soupir à l'âge de 80 ans et 11 mois le 2 février 1979 à la paroisse Saint-Dominique localisée dans la ville urbaine de Jonquière. Peu de vingt-cinq mois auparavant, il fut soumis à un pénible veuvage puisque son épouse bien-aimée dame Hélène Filion a remis son âme à Dieu à l'âge de 86 ans et 5 mois le lendemain de Noël, le 26 décembre 1977.

En guise de conclusion, cette chronique décrit dans une perspective sociohistorique une généalogie condensée du couple Gilbert-Filion qui mérite d'être racontée pour le divertissement du lecteur(-trice). Nous y apprenons en outre l'expression de la joie de vivre, de l'humeur calme et sereine de ce Gilbert dans l'âme ainsi que de ses qualités émérités à titre de travailleur manuel. L'oncle Arthur et son épouse légitime dame Hélène Filion ont prouvé à maintes occasions leur sens inné de service et d'hospitalité vis-à-vis des personnes qu'ils ont côtoyés surtout chez ceux qui prenaient des occasions privilégiées de les rencontrer pour expérimenter plusieurs moments de convivialité. De sorte que les descendants de dame Rose Gilbert se souviennent clairement de ce couple en amour ayant habité autrefois une vieille école de rang située sur la Rivière-au-Foin en périphérie du centre névralgique du village de Saint-Stanislas au Lac-Saint-Jean.



L'oncle Arthur et son épouse Hélène Filion



Sépulture des parents d'Hélène Filion

Stèle mortuaire des parents de dame Hélène Filion: Philias Filion et Émile Boivin (cimetière de Labrecque)

Références

¹ Sources consultées : Mariages du Québec 1926-1997, microfilm du registre (Ancestry), BMS2000, SGS (Dossier famille), nécrologie à la SGQ 1945-2000 (base de données). Les recherches des artefacts et informations généalogiques ont été menées à terme en août et septembre 2022 par l'entremise de Mme Diane Dufour, GFA. Qu'elle soit remerciée pour ses recherches assidues. L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à Mme Frédérique Fradet. Mentionnons que l'expertise de cette archiviste à la *Société d'histoire et de généalogie Maria-Chapdelaine* a contribué significativement à la rédaction de cette chronique. De même, l'auteur manifeste sa considération infinie à Mme Carole Sasseville pour la donation de trois photos concernant le couple Gilbert-Filion ainsi qu'une photo de la vieille école de rang située sur la Rivière-au-Foin dans le village de Saint-Stanislas au Lac-Saint-Jean. Il voudrait de plus témoigner de sa reconnaissance à Mme Huguette Labrecque pour des bribes d'informations fournies à l'égard de cette école de rang. L'auteur exprime finalement sa gratitude à M. Jean-Claude Gilbert pour son travail infographique relativement à la réalisation de la mise en page de cette chronique.

² Gervais Deschênes (2020/2021). Chronique au sujet de la trajectoire de vie de Rose Gilbert – Quelques éléments généalogiques et descriptions du style de vie (Partie 1/Partie 2). *Le Gilbertin*, 7 (2)/8(1), 7–13/30–35.

Erratum : Partie 2 de l'article, page 30, deuxième paragraphe, deuxième ligne : On devrait lire : « douze enfants furent le fruit de cette union légitime ».

³ Arthur Gilbert et dame Hélène Filion sont le grand-oncle et la grande-tante de l'auteur.

⁴ Le nom Gilbert a ses lointaines origines provenant de la commune de Vilbert de Seine-et-Marne en France. Il a un sens étymologique bien distinctif. Les syllabes 'gil' vient du mot allemand 'geisil' qui veut dire *témoin* et de 'bert' qui signifie *illustre*. C'est ainsi que le nom Gilbert traduit en ces termes l'expression *témoin illustre*. Les Gilbert se retrouvent principalement aujourd'hui dans les régions de la Beauce, de Charlevoix, de Portneuf, de Dorchester, de Frontenac, du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de Wolfe de même que dans les régions de la Nouvell-Angleterre, de l'Ouest canadien ainsi qu'aux États-Unis.

Informations tirées du site officiel de la famille Gilbert : <<http://famillesgilbert.com>>.

⁵ L'oncle Arthur est de la lignée de Pierre Gilbert (1724-1771), un capitaine au long cours de nature pacifique ayant commandé le brigantin et navire de pêche *La Marianne*. Il est l'époux d'Angélique Dufour (1736-1811) dont le mariage fut célébré à Petite-Rivière-Saint-François le 26 janvier 1756. Pierre Gilbert termina son existence terrestre à L'Île-aux-Coudres. Ce marin des grandes mers n'est pas le premier arrivé en Amérique du Nord. En effet, d'autres Gilbert n'ayant aucun lien généalogique avec lui sont venus en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il semblerait que le premier Gilbert en Nouvelle-France se nommait Jean Gilbert de Sillery que la tradition familiale reconnaisse sa présence vers 1645 ou 1646. Il n'aurait laissé aucune descendance et serait retourné vers sa terre natale en France. Une autre personne de ce nom est Étienne Gilbert (1654-1714) étant un pionnier à la paroisse de Saint-Augustin. Celui-ci épousa Marguerite Thibault (1668-1702) le 1^{er} mars 1683. Ils ont conçu treize enfants. D'autres Gilbert sont également identifiés. Dès lors, il y a Charles (1710-1767) et Jean (1711-1783) Dupuis dit Gilbert. Charles s'est marié à Marie-Angélique Brunet (1719-1775) le 13 février 1741. De son côté, Jean épousa Jeanne Sédilot dit Montreuil (1724-1791) le 11 février 1743. Ils ont eu dix enfants. Finalement, un contemporain de Pierre Gilbert porte le nom de Louis Gilbert dit Comtois (1689-1769). Ce dernier est né vers 1689 à Ste-Madeleine de Besançon en Franche-Comté. Il débarqua en Nouvelle-France vers 1720 et devient ainsi l'ancêtre des Comtois en Amérique du Nord. Il a épousé Marie-Anne Jacques dit Duhaut (1706-1783) le 20 avril 1722. Ils ont procréé neuf enfants. En 1762, il est reconnu comme capitaine de milice à l'âge de 73 ans. Il décéda à Berthier quelques années plus tard le 14 février 1769.

Informations tirées du site officiel de la famille Gilbert : <<http://famillesgilbert.com>>.

⁶ Cette chronique emploie notamment le vocable « paroisse » sachant que pour sa part la notion de « village » répond présentement à la définition suivante : « Pour être appelée village, une municipalité de campagne doit avoir sur son territoire au moins 40 maisons sur une superficie de moins de 60 arpents et une évaluation foncière minimale de 50 000\$* ».

* Capitales Studio, *Village, paroisse, canton, ville ou municipalité*, 5 septembre 2018

[\[Village, paroisse, canton, ville ou municipalité ? | Le Droit - Gatineau, Ottawa\]](#).

⁷ L'arrivée du couple Gilbert-Bergeron à la paroisse de Laterrière fondée en 1842 correspond à

une vague de colonisation au Saguenay ayant débuté en 1838 à la Grande-Baie lorsque des hommes intrépides ont créé la Société des vingt-et-un en vue de la coupe massive de bois pour l'exportation en Angleterre.

⁸ Cette union légitime fut sans aucun doute l'amour de sa vie parce que celle-ci n'était pas considérée avant tout comme un mariage de raison. De la sorte, un premier amour est toujours une question de profond sentiment religieux que l'on soit époux/épouse ou amant/amante. Par ailleurs, Rose Gilbert était une matriarche d'envergure aimée viscéralement par ses rejetons cherchant désespérément à s'octroyer indûment son amour maternel, et ce, bien malgré elle.

⁹ L'habitation et la grange appartenant au couple Harvey-Gilbert furent détruites avec le temps. Le vaste terrain est devenu subséquentement la place de l'événement *Le Festival du Faisan*.

¹⁰ Dame Hélène Filion était la fille de Philias Filion (1858-1939) et d'Eugénie Boivin (1865-1950) dont le mariage fut célébré en l'église de Saint-Jérôme à Métabetchouan le 7 janvier 1890 (voir la stèle mortuaire).

¹¹ Cette route est appelée actuellement le rang Alphonse.

¹² Dame Rose Gilbert à épouser Georges Maltais (1887-1940) en deuxièmes noces le 6 juin 1933.

¹³ Avant qu'Arthur Gilbert devienne acquéreur de cette vieille école de rang située sur la Rivière-au-Foin, celle-ci fut habitée vers 1956 par la famille de Ludovic Duchesne. Elle fut ensuite achetée par M. Roland Guay (1922 -1998) et Mme Yolande Harvey (1930-2010), la fille légitime de Rose Gilbert et de Charles Eugène Harvey. M. Roland Guay était un camionneur de poids lourd de longue distance et cultivateur à ses heures tandis que Mme Yolande Harvey était une noble ménagère. Résidant au chemin de la pointe près de la paroisse de Saint-Méthode, la famille de onze enfants se déplaçait joyeusement vers cette maison blanche employée comme chalet pendant les saisons estivales à travers les journées maintes fois ensoleillées. Les enfants appréciaient grandement l'ambiance de ce décor bucolique. Dans la circonstance des vacances, des repas légers se succédaient par la consommation de denrées alimentaires telles que, par exemple, des hot-dogs ou des sandwiches de toutes variétés comme au corn beef de label PREM, au pâté de foie de l'étiquette PARI PÂTÉ, au creton, aux œufs, aux bananes, aux tomates, aux concombres, à l'oignon ainsi que d'appétissantes tartes à la rhubarbe, aux bleuets, aux pommes et aux fraises. Cette famille était également friande de café instantané. Rassemblés devant le petit écran pour leur agrément, les enfants raffolaient de la série télévisuelle de contre-espionnage nommée : « Max la Menace » (1968). Cette vieille école de rang fut en dernière instance le foyer où dame Jeanne-d'Arc Bilodeau a pris domicile avant que le bâtiment passe tristement au feu.

¹⁴ Frédérique Fradet (2018). Les Sœurs du Bon-Pasteur, *La Souvenance*, 31(1), p. 17.

¹⁵ *Ibid.*, p 17.

Rapport du président 2021

Jean-Claude Gilbert

Ce rapport a été lu lors de l'assemblée générale annuelle le 11 septembre 2022 au Manoir Montmorency.

Depuis sa fondation en 2014, notre association de famille a organisé et réalisé chaque année deux activités familiales et sociales. En 2020, tout s'est arrêté à cause de la pandémie. Nous reprenons aujourd'hui notre première activité depuis trois ans, la dernière ayant eu lieu à l'été 2019.

Étant donné que notre organisation a été mise sur pause à cause de la pandémie et que les états financiers nous permettaient de le faire, le conseil d'administration a décidé de donner un congé de cotisation à tous les membres pour l'année 2021 en sachant que nous devrions continuer à payer les frais fixes tels que l'impression et l'envoi du bulletin de liaison « Le Gilbertin », l'hébergement du site internet de notre association, la cotisation annuelle à la fédération des associations de familles du Québec qui nous donne droit à une assurance responsabilité civile lors de nos rassemblements et nos activités.

Au cours de l'année 2021, la seule composante de notre organisation qui est demeurée en activité a été le bulletin de liaison « Le Gilbertin ». Il a été publié en avril et en novembre et expédié par la poste à tous les membres. C'était important pour nous de conserver ce contact avec nos membres durant cette période pandémique.

Au cours de l'année 2021, il n'y a pas eu de rencontre en présentiel du conseil d'administration. Nous avons géré les affaires de notre association de familles par courriels et appels téléphoniques.

En terminant, je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont renouvelé leur cotisation annuelle pour l'année 2022 ainsi que ceux et celles qui ont rédigé un ou des articles pour notre bulletin de liaison « Le Gilbertin ». Votre collaboration aux opérations de notre association de familles est essentielle à l'atteinte des objectifs de notre projet familial.

Toujours sur son vélo à 88 ans!

Par Julie Gilbert

Mon père, Clément Gilbert, est un adepte de vélo. Les résidents de Saint-Cœur-de-Marie peuvent le voir circuler fièrement sur son beau Devinci de mars à novembre à chaque année. Il fait ses petites randonnées quotidiennes pour aller au croquet, au billard ou à la poste. Ses randonnées sont plus courtes que par les années passées, mais il adapte son trajet pour circuler de façon sécuritaire.



Clément a toujours fière allure sur son vélo.

Quand nous étions jeunes, après être revenus au lac, ma sœur Monique et moi attendions le retour du travail de notre père pour aller faire un tour de bicyclette. On roulait sur nos vieilles bécanes avec nos sièges bananes.

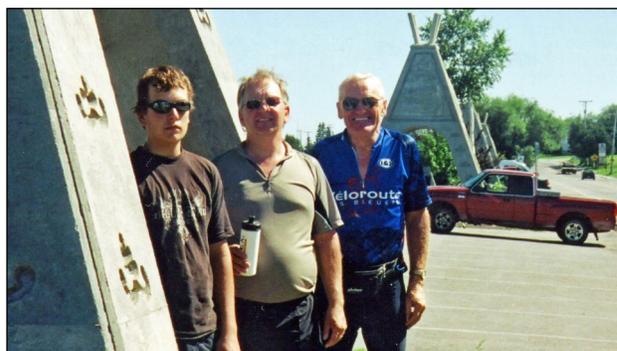
Les pistes cyclables n'existaient pas encore, nous roulions en bordure de la route en sentant les gros fardières forestiers nous frôler de près. Nous allions faire le tour des rangs Saint-Louis et Saint-François à Saint-Cœur-de-Marie. Mon père avait une belle bécane achetée dans un marché aux puces. C'est tout ce qu'il lui fallait pour s'adonner à cette activité.



Randonnée à la Pointe-Taillon avec ses petits-enfants Hélène et Charles Gilbert.

À l'arrivée de sa retraite, mon père a pris l'habitude de rouler à vélo pour garder la forme et demeurer en bonne santé. Il s'est alors acheté un bel hybride de 1300\$. C'était alors devenu un charme de rouler un peu partout sur la Véloroute des Bleuets.

À l'aube de ses 70 ans, en 2003, mon père nous annonce lors d'une activité familiale qu'il fait le tour du Lac. Mon frère Roger, son fils Simon et moi-même, nous sommes joints à lui pour son premier tour du Lac-Saint-Jean. Une randonnée échelonnée sur trois jours de laquelle on garde de précieux souvenirs.



Tour du lac en 2004, son petit-fils Simon, son fils Roger et Clément Gilbert.

L'année suivante, en 2004, c'est avec sa belle-sœur Lina Lapointe et son conjoint Alain Longpré qu'il parcourt à nouveau le tour de notre beau lac.



Tour du lac en 2005. Élisette Lapointe, Clément Gilbert avec Alain Longpré et Lina Lapointe.

En 2008, sur invitation de son chum de Montréal, Jean-Guy Lamarche, il s'embarque pour la Hollande où il visitera les Pays-Bas à vélo. Cette expédition, organisée par la FADOQ du Saguenay-Lac-Saint-Jean, regroupe alors cinquante-deux personnes d'un peu partout au Québec.



Clément en 2008 au Pays-Bas

En 2010, avec ses 76 ans au compteur, il s'élance pour une troisième randonnée à vélo autour du Lac-Saint-Jean avec ma sœur Monique Gilbert et son fils petit-fils François.



Sa fille Monique Gilbert, son petit-fils François Pellerin et Clément au départ du tour du Lac-Saint-Jean en 2010

En 2017, pour contrer ses maux de genoux qui deviennent de plus en plus importants, il investit sur un beau Devinci électrique. Cela lui permettra de rouler encore longtemps et de poursuivre son sport favori.

Il accepte chaque invitation qui lui est lancée avec plaisir. Chaque année, on planifie au moins une petite randonnée et Clément est toujours présent.



Son fils Roger et Clément lors d'une randonnée à Saint-Gédéon en 2013.

L'an dernier, en 2021, dans le secteur de Dolbeau, c'était beau de le voir nous dépasser, sa petite fille Hélène et moi dans la côte de la Chute des pères à Mistassini. En nous dépassant, il nous a crié "je vous attends en haut de la montée!"



Clément et Hélène Gilbert au Parc régional des Grandes Rivières Dolbeau-Mistassini en 2021

En

En août dernier, nous sommes allées faire un 10 kilomètres avec ses deux petites filles, Mariane et Hélène Gilbert, faisant le trajet entre Saint-Gédéon et Métabetchouan. Malgré son âge vénérable, il ne refuse pas l'invitation à la microbrasserie de St-Gédéon pour un petit lunch sur le chemin du retour.



En 2022, Hélène, Clément, Julie et Mariane Gilbert sur la Véloroute des Bleuets à Métabetchouan.

L'automne est à nos portes et il profitera de son vélo jusqu'aux premières neiges en espérant tout l'hiver d'être toujours en forme pour pédaler encore au printemps 2023.



Clément qui affronte les premières neiges avec son vélo.



Facebook



La page Facebook de l'Association

Par : Mélissa Gilbert

Lors de l'assemblée générale annuelle de l'association de familles Gilbert le 11 septembre dernier, j'ai accepté un poste au sein du Conseil d'administration et de m'impliquer sur différents dossiers. J'ai suggéré de réactiver la page **Facebook** de l'Association et d'y partager les activités pour permettre d'accroître notre présence sur le Web. Nous vous invitons tous et toutes à lire le dernier article publié le 24 septembre dernier. Nous vous demandons d'aimer la page (cliquez j'aime), de commenter et nous donner votre avis.

Le fait de participer sur la page, d'inviter des amis nous fera connaître, attirera une

clientèle plus jeune, donnera plus de visibilité à notre groupe et nous espérons permettra d'attirer de nouveaux membres.

Depuis le début de la pandémie, les activités de l'association ont cessé et « Le Gilbertin » était notre seul fil conducteur. Si vous avez des articles, photos ou autres, n'hésitez pas à nous contacter à l'adresse courriel ci-après et ça nous fera plaisir de les publier.

info@famillesgilbert.com

Merci aux membres bienfaiteurs

Depuis la création de notre association de familles, chaque année nous avons de nombreux membres bienfaiteurs*. Nous tenons à vous dire merci pour votre générosité. Dans notre bulletin de liaison « Le Gilbertin » du mois d'avril 2022, nous vous avons fait connaître douze membres bienfaiteurs.

Depuis, trois autres membres bienfaiteurs se sont ajoutés à la liste.

Denis Gilbert de Québec

Carmen Fleury d'Alma

Léonard Gilbert

*Selon nos statuts et règlements, le membre bienfaiteur est toute personne qui paie en plus de sa cotisation annuelle, un montant égal ou supérieur à cette dernière.



Hommage à Roger Gilbert

Par Jean-Claude Gilbert

Roger a siégé au sein du conseil d'administration de l'association des familles Gilbert de 2018 jusqu'à la fin de son mandat en septembre 2022.

Roger est un administrateur chevronné qui possède de bonnes connaissances et une expérience professionnelle indéniable. Il a des capacités de collaborateur et d'organisateur et il agit toujours avec tact et diplomatie.

Roger s'est distingué par l'excellent travail qu'il a accompli plus particulièrement en s'impliquant activement, avec Léonce Gilbert, dans l'organisation de la cinquième assemblée générale annuelle de l'association des familles Gilbert qui s'est tenue le 4 mai 2019 à Alma au Lac-Saint-Jean. Cette rencontre sociale et familiale a été une réussite mémorable à tous points de vue et restera gravée dans nos souvenirs.

Au nom du conseil d'administration de l'association des familles Gilbert, je tiens à te remercier pour ta contribution dans la réalisation de la mission de notre association de famille. Nous espérons tous te revoir avec plaisir lors des activités de notre association de familles.

Par Michel Gilbert

Dans le bulletin de liaison « Le Gilbertin » de novembre 2021, notre association de familles invitait les membres à partager avec nos lecteurs des photos anciennes et historiques représentant les traces de nos ancêtres ayant marqué l'histoire des familles Gilbert.

Nous vous invitons à nouveau à vérifier vos photos anciennes dans vos albums ou, comme la coutume d'autrefois, dans vos boîtes à souliers et vous y trouverez peut-être des photos d'intérêt pour les lecteurs de notre bulletin de liaison.

Nous vous invitons à nous faire parvenir vos photos anciennes et historiques avec une brève description et vos commentaires à : info@famillesgilbert.com

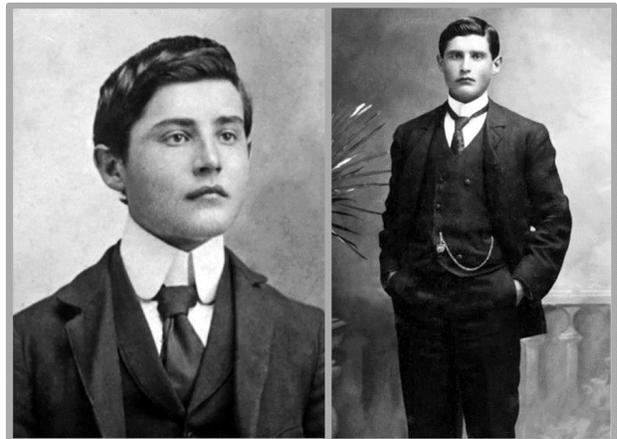


Photos anciennes et historiques de ma famille

Par Michel Gilbert

Dans les deux derniers bulletins « Le Gilbertin », j'ai publié quelques photos anciennes représentant la famille de mes grands-parents. Je continue à vous partager quelques autres photos anciennes.

Sur la première photo, nos cousins et cousines reconnaîtront probablement notre grand-père Alphonse, photographié à l'âge de 15 ans et de 18 ans. Alphonse est né le 24 août 1883 et est décédé le 18 juillet 1956 à l'âge de 72 ans et 11 mois. Il était le fils cadet de Laurent et de Céлина Dion. À la mort de son père en 1900, il a pris en charge la terre familiale, il n'avait pas encore 17 ans.



Sur la deuxième photo, l'ancienne maison familiale de Laurent Gilbert et Céлина Dion où est né Alphonse. Les 13 enfants d'Alphonse et de Emma Couture sont aussi nés dans cette maison avant qu'elle soit démolie en 1931 et remplacée par la maison actuelle sur la ferme de Gilles Gilbert, petit-fils d'Alphonse.





Ma troisième année au Camp Minogami

Par Angélie Gilbert



Mon nom est Angélie Gilbert, j'ai 16 ans et je suis en secondaire 5 à l'école d'éducation internationale de McMasterville. Dans le « Gilbertin » de novembre 2021, j'avais écrit un article sur mon expédition de 7 jours en canot-camping au camp Minogami durant l'été 2021. Cet été, j'y suis retourné pour une durée de 22 jours. Mes amies et moi avons vécu un périple de défis, émotions et moments parfaits, et j'aimerais vous en partager un peu plus.

Minogami est situé à Shawinigan et accueille des jeunes de 6 à 11 ans sur le camp, et de 12 à 18 ans pour faire des expéditions en canot-camping. Pour ma part, cet été était la troisième fois que j'y allais. Je suis partie avec le même groupe d'amies que j'ai rencontrées là-bas, il y a 4 ans. Nous étions 14 filles, 12 filles de 16 à 18 ans et les 2 monitrices de 22 et 25 ans. Minogami est comme une famille, lorsqu'on y retourne chaque été et qu'on revoit tous les campeurs et le personnel, ce sont les plus belles retrouvailles !

Cet été, nous sommes arrivés au camp le 25 juin et sommes restés 4 jours sur le site pour préparer notre expédition. Premièrement, nous devons faire le « ravi », c'est-à-dire préparer la nourriture pour la moitié du séjour (classer les aliments par repas, doubler les sacs, vérifier la liste, mettre le tout dans les barils), ensuite, nous devons faire nos bagages, qu'on emmenait dans nos barils bleus avec un harnais. Le matin du 29 juin, nous sommes partis tôt le matin en auto pour



nous rendre jusqu'à Oskélanéo, situé au sud du Réservoir Gouin, à 8 heures de route de Shawinigan et à 490 km, au nord de Montréal. Nous avons commencé notre voyage sur le Réservoir Gouin, nous avons ensuite traversé la rivière Bazin, une partie de la rivière Gatineau et avons terminé sur le réservoir Baskatong, pour un total de 400 km. La première moitié de l'expédition était remplie de beaucoup de défis. Premièrement, la veille de notre départ à Oskélanéo, nous avons appris qu'une participante du groupe avait la Covid et allait devoir être isolée durant une période de 10 jours. Elle ne pouvait donc

pas venir avec nous pour la moitié de l'expédition, mais a été autorisée à venir nous rejoindre au ravi, étant le jour où le personnel du camp vient nous redonner de la nourriture et des lettres de nos amis/familles pour continuer notre expédition. Une fille de notre âge qui travaillait sur le camp nous a alors accompagnées et a été ma coéquipière de canot durant 11 jours. Nous avons créé de beaux liens avec elle aussi. De plus, au deuxième jour de notre expédition, 3 des filles étaient déjà en train de tousser. Nous avons ensuite toutes attrapé la Covid une à une. Heureusement, il n'y a pas eu de complications pour personne! Nos journées en canot étaient assez difficiles, nous nous levions entre 5 et 6 heures du matin, parcourions environ 30 km de canot et arrivions au site de dodo aux alentours de 20 et 21 heures. La deuxième moitié du séjour était du bonbon! Nous avons fait énormément de rapides, ma coéquipière de canot et moi avons chaviré un total de 6 fois! Cela peut paraître épouvantable, mais muni de nos casques et nos vestes de sauvetage, nous nous en tirions en riant!

Nous avons aussi construit un voilier sur mesure, en attachant nos 7 canots ensemble et en utilisant une bâche et 2 pagaies. C'était magique! Une fois, nous avons dormi dans un village abandonné, une autre fois, nous avons vu plusieurs chutes et nous nous sommes même baignés dans une petite crique au bas d'une chute, nous avons vu un orignal à moins de 10 mètres de nous, nous avons fait des portages de canots de 2 heures, nous avons descendu des rapides à la nage, nous avons fait plusieurs halages, et plus encore! Je pourrais tout énumérer nos expériences vécues, mais je finirais par écrire un roman!

Pour conclure, le camp Minogami est une des plus belles expériences de ma vie et je la recommande à n'importe qui!



Avant de partir cet été, je me suis munie d'une caméra à fixation frontale sur mon casque pour pouvoir filmer mon voyage. En revenant, j'ai fait un montage de tous les meilleurs moments filmés. **Je vous laisse le lien YouTube ainsi qu'un lien réduit équivalent. En recopiant un des deux liens dans votre navigateur, vous pourrez visionner mon aventure.**

<https://youtu.be/f-6zB86UrnE>

bitly.ws/vjBj



Mon séjour chez les Inuits

Par Léonce Gilbert

Il y a quelque temps déjà que je pensais à vous raconter le séjour que j'ai fait chez les Inuits, « les Esquimaux » comme nous le disions dans le temps. Toutefois je me demandais si cela pouvait intéresser les membres de l'Association des Familles Gilbert. Après en avoir parlé avec notre président Jean-Claude et notre trésorier-registraire Michel, ils m'ont encouragé à le faire. Alors voici un bref passage de ma vie, lequel a été assez « spécial ».

Ceci se passe il y a 46 ans, à l'automne 1976, à Povungnituk, aujourd'hui appelé Puvirnituk, village Inuit situé au 60e parallèle avec une population d'environ 1200 habitants en 1976, ce qui en faisait un des plus gros villages dans le temps. Povungnituk est situé sur les bords de La Baie d'Hudson comme on peut le voir sur la carte. Le paysage est très désertique, pas d'arbres, seulement quelques petits arbustes. Terrain pas tellement accidenté, mais quels levers et couchers de soleil inoubliables nous avons eu la chance « de vivre ».



Povungnituk en 1976

Voici, de quelle façon, ce qui nous a amenés, ma famille et moi à « atterrir » chez les Esquimaux à la fin août 1976. Dans les lignes qui suivent, je vous raconte donc cette expérience plutôt hors du commun que nous avons eu la chance de vivre... parfois, disons peut-être un peu inattendue.

Pour débiter j'explique par quelle coïncidence j'ai entendu parler de ce coin de pays et les raisons qui nous ont poussés à partir pour le Grand-Nord québécois, aujourd'hui appelé le Nunavik. Ensuite, dans

la partie que j'appelle « souvenirs » je raconte, sans ordre particulier ni de façon chronologique, d'importance ou d'intérêt plus particulier. Seulement une liste d'anecdotes, de faits, d'événements, d'observations. Je parle des installations, des maisons, de la population, quelques coutumes que j'aie connues, etc. dans ce temps-là à l'automne 1976.

À cette époque, âgé de 26 ans, j'étais professeur d'éducation physique. Après 4 années d'enseignement, j'étais retourné au programme de la maîtrise en administration scolaire à l'Université d'Ottawa, année 1975-1976, avec la petite famille, mon épouse Marthe et nos deux garçons Jean-François et Anthony. De retour à Alma depuis seulement une quinzaine de jours, vers la mi-août, nous demeurions chez mes parents en attendant de nous trouver un logement ou une maison. Nos meubles et une partie de nos affaires personnelles étaient entreposés au chalet de mes parents... en attendant.

C'est alors qu'en me rendant à l'épicerie, je rencontre un gars de mon village, Saint-Cœur-de-Marie, Gilles Bergeron, également prof d'éducation physique, confrère du CÉ-GEP et de l'Université. Nous jasons quelques minutes et il me raconte qu'avec sa famille, il vient de passer 4 mois chez les Inuits. Je lui pose quelques questions et il me dit que la Commission scolaire du Nouveau-Québec se cherche justement un professeur d'éducation physique à Povungnituk, un village situé tout en haut du Nouveau-Québec sur les bords de la Baie d'Hudson. Je lui dis que c'est trop loin, que nous venons juste d'arriver et que nous ne

sommes pas encore installés. Il me répond, bien c'est justement le temps de vivre cela, car vos enfants sont jeunes. Penses-y, parle avec ta femme, on s'en reparle bientôt.

Arrivé à la maison chez mes parents, j'en parle à ma femme Marthe, elle se dit intéressée et que nous pourrions prendre des infos. De toute façon nous n'avons rien à perdre, car nous ne sommes pas encore installés. Le lendemain, je téléphone à l'ami en question afin de lui demander les coordonnées de la Commission scolaire du nouveau Québec située à Sainte-Foy. Il me dit qu'il a déjà téléphoné au directeur général, la veille pour lui parler de moi et que ce dernier allait me téléphoner dans la journée. Quelques heures plus tard, monsieur Jacques Juneau, le D.G. me téléphone en me disant qu'il est intéressé à me rencontrer le plus tôt possible, car l'année scolaire débute dans une dizaine de jours et que mes dépenses sont payées pour aller à la rencontre. Nous avons rendez-vous deux jours plus tard, ce qui nous donne à peine le temps de préparer nos questions pour la rencontre et d'y réfléchir.

Mais pour moi ce qui était important, je désirais que ma femme Marthe puisse travailler et soit engagée comme professeur. Elle me disait qu'elle ne serait pas capable et moi je lui disais que j'étais persuadé qu'elle pourrait faire cela aisément. Elle avait terminé sa deuxième année de CÉ-GEP lorsque nous nous sommes mariés en 1971. Nous en parlons à nos parents respectifs et ces derniers ne sont pas chauds à l'idée de nous voir partir « encore » alors que nous étions arrivés seulement depuis quelques semaines. De plus, Marthe était la seule fille dans sa famille de 6 enfants et moi c'était le contraire, j'étais l'aîné de la famille, seul garçon avec mes 5 sœurs.

Nous nous rendons donc à Sainte-Foy au bureau de la Commission scolaire du nouveau Québec, nous avons rendez-vous avec monsieur Jacques Juneau. Ce dernier, originaire d'Alma, me connaissait, car il avait été président de notre syndicat à ma première année d'enseignement. Il nous dit que ça fait longtemps qu'ils veulent un professeur d'éducation physique à

Povungnituk et qu'il manque d'autres professeurs. La rencontre dure quelques heures au cours de laquelle on répond aux questions que nous avons pensé. On nous remet de la documentation sur les modalités du contrat, le logement, et diverses informations sur les services existants.

Je lui dis que cela m'intéresse, mais que ma femme doit travailler comme professeur. La réponse est positive après avoir pris connaissance de son CV et lui poser quelques questions. Nous étions inquiets pour le logement. Il nous dit que de nouveaux appartements en construction seront prêts dans quelques semaines et que nous en aurons un. nous ne l'avons jamais eu finalement. Nous lui disons que nous sommes intéressés, mais que nous devons y penser. Monsieur Juneau désire avoir une réponse dans 3 jours, car il ne reste pas deux semaines avant le début des classes.

Après quelques jours de réflexions et de discussions, nous décidons d'aller vivre l'expérience, car, comme mentionné précédemment, c'est le moment idéal, car nous n'avons ni logement ou maison. Je téléphone donc à monsieur Juneau pour lui faire part de notre décision, Il se dit très content. Je crois que ma femme Marthe était encore plus enthousiasmée que moi.

Il nous reste à peine une semaine pour nous préparer. Nous fouillons dans nos boîtes, toujours entreposées afin d'apporter l'essentiel, nous retrouvons nos vêtements d'hiver, pour le reste on s'organiserait une fois sur place, on nous dit qu'au magasin de la Baie d'Hudson on pouvait trouver ce qui nous manque.

C'est donc avec le cœur gros que nous partons à la fin août pour une année scolaire pour une aventure dans le Grand Nord, chez les « Esquimaux » tels qu'appelés il y a 50 ans. Nous reviendrions dans 4 mois pour les Fêtes. Nos parents viennent nous reconduire à l'aéroport de Bagotville. Direction Dorval, transfert pour Poste-de-la-Baleine avec un arrêt à Val D'Or. Nous sommes environ une heure au Poste-de-la-Baleine, le temps de manger un peu et de jaser avec un cousin de Chicoutimi qui travaillait là pour quelques mois. Et voilà c'est vraiment le départ pour le Grand Nord.

C'est un avion pour une quinzaine de passagers, le modèle Twin Otter. Tous les sièges et même plus sont occupés, car nous devons asseoir les enfants sur nous.



Avion Twin Otter

Le voyage pour se rendre à destination était prévu de deux heures avec arrêt dans deux villages pour des passagers qui débarquaient ou d'autres qui montaient. En plus de la livraison de colis. Il faisait très froid, car la soute à bagages se trouvait juste à l'arrière des passagers. Je me souviens qu'il y avait de la turbulence. Les enfants pleuraient, car ils avaient très mal aux oreilles mêmes pour nous les adultes, cela était très difficile. C'est à ce moment qu'une mère de famille Inuit avec ses trois enfants, qui ne pleuraient pas, nous fait un grand sourire amical, nous donne de la gomme en nous expliquant, par signes que cela aiderait pour le mal d'oreilles. Un passager qui parlait français nous dit que c'était vrai et en plus il nous conseille de bâiller très fort, que cela nous aiderait également pour combattre les réactions à la turbulence assez forte. Des remèdes de « grand-mère » qui étaient vraiment efficaces.

Alors après plus de 2 1/2 heures de vol, nous arrivons à notre nouveau « chez nous ». La piste d'atterrissage n'est pas très longue, elle est située à environ 1 km du village. Évidemment qu'en 1976 il n'y a pas d'aéroport, pas un seul bâtiment. Seulement la carcasse d'un avion « crasché », sur le bord de la piste il y a quelques années, avec 2-3 morts, paraît-il. Quel accueil sécurisant! Nous sommes en fin d'après-midi, une mini fourgonnette nous conduit à la maison du directeur, car notre logement prévu n'est pas encore prêt

qu'on nous dit. Quelle surprise de voir le paysage. Rien... rien... à perte de vue. Pas un seul arbre ou arbuste. Ce qui était assez impressionnant et même un peu effrayant... pour moi en tout cas.

Le directeur nous annonce que notre logement n'est pas encore prêt et que nous devons demeurer quelques jours chez lui et sa famille. Nous avons couché deux soirs par terre et deux jours plus tard, le vendredi, nous avons installé une roulotte, temporairement ce qu'on nous disait. Mais le logement neuf promis lors de notre entrevue à Québec, nous ne l'avons jamais eu. Nous étions très déçus, car notre roulotte, assez propre, mais aucunement fonctionnelle pour un logement. Ceci a influencé beaucoup notre décision d'écourter notre séjour chez les Inuits. En effet, après plusieurs discussions avec mon épouse Marthe, nous avons décidé que nous serions quatre mois. Alors je téléphone à mon patron à Alma afin de lui demander s'il pouvait garder ma place pour janvier. Il me dit qu'il n'y a pas de problème. Donc sans en parler à notre entourage afin d'éviter des conflits, nous décidons que nous quitterions aux Fêtes. Nous avons informé les gens au début décembre. Certaines personnes s'en doutaient.



Léonce et Antony devant la maison

Avec le train-train quotidien, le temps passait quand même assez vite. En ce qui me concerne, les journées d'école ça allait. Mais je trouvais le temps long le soir et les fins de semaine... car à part recevoir ou visiter quelques amis, il n'y avait pas grand-chose à faire.

Donc quelques jours avant Noël 1976, nous revenons dans le sud. La première partie du voyage se déroule très bien de Povungnituk à Poste-de-la-Baleine. Ce village était habité par des Cris et des Inuits. C'est la piste d'atterrissage qui les séparait. Nous y sommes une trentaine de minutes juste le temps de changer d'avion sur les ailes de Québécois. Nous arrêtons à Val-d'Or après beaucoup de turbulence. On nous annonce qu'il y a du verglas à Dorval et que nous devons attendre avant de repartir. Marthe qui n'aime pas beaucoup l'avion a eu peur et elle est nerveuse. Je lui dis de prendre un cognac. Elle en prend quelques-uns et la peur est partie. Par la suite nous avons bien ri de cela. Après une heure d'attente, nous repartons pour Dorval. La plupart des pistes sont fermées, lors de l'atterrissage l'avion éprouve un peu de difficulté et glisse un peu sur la glace...mais Marthe n'a aucune peur. Notre vol est annulé et nous devons coucher à Dorval pour repartir le lendemain avant-midi.

Avec le recul du temps, nous avons pris une bonne décision de revenir après 4 mois. Par la suite, nous n'avons pas eu de nouvelles du nord, sauf au cours des mois suivants, car Marthe a communiqué quelques fois avec son amie Angèle.

Au cours des années, parfois je me demandais comment le développement se faisait à Povungnituk. Et bien, j'ai eu des nouvelles dernièrement, car le hasard a voulu que la nouvelle conjointe de mon fils Anthony, Andrée-Ann Boivin qui est professeure, est allée enseigner à Povungnituk deux ans et demi en 2015, 16 et 2017. Je peux donc vous joindre quelques photos plus actuelles, nous pouvons voir le développement réalisé. En me montrant la photo du village, elle m'a indiqué la résidence pour les aînés, l'hôpital, l'aréna, la DPJ, les résidences pour les enseignants, la nouvelle école secondaire, les gros réservoirs-citernes, etc. Il y a même un aéroport et les débris de l'avion sont toujours là.



Povungnituk en 2020, 1900 habitants



Appartement des enseignants en 2020

Souvenirs

Tel que mentionné au début, dans cette deuxième partie, les prochaines lignes relatent des anecdotes, des détails, informations diverses, quelques faits marquants, en fait, des observations que nous avons remarquées pendant notre séjour dans ce coin de pays nordique, chez un peuple amical.

Population

Les Inuits sont un peuple très accueillant, chaleureux, souriant et nous saluant à chaque rencontre. À l'occasion des rencontres en se promenant dans le village, à l'épicerie, à l'école, etc., ils avaient toujours le sourire et faisaient un salut de la tête. Les premiers temps que nous sommes arrivés, les gens du village me saluaient, m'arrêtaient en me demandant...You are the Phys Ed Teacher. Tu es le professeur d'éducation physique. Je leur répondais affirmativement et leurs yeux s'illuminaient et ils me disaient merci. Au fil du temps, des professeurs et autres blancs qui étaient là depuis plusieurs années, me dirent que ça faisait plusieurs années qu'un prof d'éduc était attendu. J'étais comme le messie... ou presque.

Enfants

Là-bas, les enfants sont très importants. Marthe et moi trouvions cela curieux de voir les enfants jouer dehors jusqu'à 9 1/2 -

10h le soir. Les nôtres, Jean-François 4 1/2 et Anthony 18 mois se couchaient vers 8 heures. Jean-François s'est fait quelques amis dès les premiers jours, dont un en particulier qui était super gentil et qui demeurait à quelques maisons de chez nous. Je le vois encore, frapper à la porte, prononcer difficilement « Jean-François » et, par des signes, demandait s'il pouvait aller jouer dehors. À plusieurs reprises il est venu jouer dans la maison, je l'entends encore rire de bon cœur. Après quelques semaines notre fiston connaissait une dizaine de mots « esquimaux » et il se débrouillait avec ça.

Les journées d'école, Anthony se faisait garder chez la femme d'un professeur et Jean-François passait ses journées à l'école, dans le gymnase avec moi ou dans la classe de sa mère. Il était la petite vedette de l'école. Je le vois encore avec ses taches de rousseur et courir partout. Au début, Marthe et moi étions fascinés de voir la façon dont les mamans transportaient leurs enfants, attachés sur leur dos. C'était fascinant de voir cela. Nous avons appris à le faire aussi. De nos jours c'est normal de voir cela partout, même ici « dans le sud »



Jean-François et une Inuit

L'école

Lorsque nous sommes arrivés, la construction de la nouvelle école primaire se terminait. Il restait quelques travaux de finition, mais elle était assez fonctionnelle pour la rentrée des classes, à la grande joie des anciens professeurs, du directeur, des élèves, mais principalement des parents et de la communauté, en raison du gymnase qui était utilisé en dehors des heures scolaires.

Au début, j'ai eu de la difficulté à m'habituer et surtout accepter le « beat », car c'était un peu « smooth ». Le directeur qui était là de-

puis 4-5 ans disait que nous devions respecter leur mode de vie. L'absentéisme était un problème. Au début des classes ils allaient à la fin de la saison de pêche et par la suite la chasse aux outardes et lorsque la neige est arrivée et bien c'était le temps de la chasse au caribou.

Marthe s'est habituée rapidement et elle adorait enseigner. Elle avait 6 ou 7 élèves de niveau de cinquième année. Elle travaillait beaucoup en collaboration avec la prof de sixième, une Italienne de Montréal Angéla Tomaseli, « Angèle ». Elles sont devenues de très bonnes amies.



Marthe avec ses élèves

Les enfants étudiaient dans leur langue en maternelle, 1re, 2e et 3e année. Lorsqu'ils arrivaient en 4e, ils avaient le choix entre l'anglais ou le français. Au secondaire aussi, ils avaient le choix de la langue. Le secondaire se donnait dans la vieille école, mais ils venaient au gymnase dans la nouvelle école.

Malgré tout, les jeunes aimaient venir à l'école, ils travaillaient bien et avec intérêt. Les parents savaient que leurs enfants devaient fréquenter l'école pour plus tard, car eux n'avaient pas eu autant de chance. Ce qui était le plus important, nous ne manquions pas de matériel. J'étais surpris de voir tout ce que nous pouvions disposer, cela facilitait le travail des professeurs. Nous n'avions qu'à demander.

Maisons

En général, même si certaines maisons étaient vieilles, elles semblaient confortables. Toutefois plusieurs étaient négligées à l'extérieur et beaucoup de choses traînaient et étaient même à l'abandon près des maisons. Les maisons étaient installées un peu partout. Je ne crois pas qu'il y avait de noms de rues, la planification urbaine

laissait à désirer. L'électricité était produite par de gigantesques génératrices. Les maisons étaient chauffées à l'huile. Tout le carburant nécessaire pour les génératrices, le chauffage à l'huile, les quelques véhicules des particuliers, les motoneiges, les bateaux, VTT, etc. était amené par bateau à quelques reprises au cours de l'été, dans ce temps-là c'était dans des barils (drums) de 45 gallons. Évidemment qu'il n'y avait pas de chauffage au bois, car il n'y avait pas d'arbres... La livraison de l'huile pour alimenter les fournaies dans les maisons se faisait par camions-citernes.

Dans les premiers temps, j'étais choqué par la négligence de certains dont la motoneige avait passé l'été à la traîne et qui avait été brisée par les bêtes qui avaient « dégusté » le siège. Lorsque le froid est arrivé, j'ai vu de belles grosses chaloupes, prises dans la glace. Les moteurs étaient encore là également... c'est certain que de cette façon ils ne risquaient pas de se les faire voler... Ah. Ah. Je me disais, ils sont fous de tout laisser là. Mais à bien y penser, je vois cela assez régulièrement par ici. Toutefois il y avait quelques maisons qui étaient vraiment superbes, bien emménagées et surtout bien entretenues.



Magasin de La Baie d'Hudson

La Baie d'Hudson

Je ne sais plus aujourd'hui, mais encore dans les années 70, dans la majorité des villages il y avait un magasin général de la Baie-d'Hudson. Elle était très présente dans le nord du Québec et elle avait le monopole du commerce. Rappelons-nous notre Histoire du Canada que nous avons étudiée, La Compagnie de la Baie d'Hudson a commencé avec la traite des fourrures. Elle était présente partout avec ses postes de traite des fourrures il y a quelques siècles. Toutefois, lors de mon séjour sur le territoire, des coopératives commençaient à s'implanter dans les plus gros villages du territoire. Il paraît qu'aujourd'hui, il y en a dans la majorité des vil-

lages. Malgré le choix restreint, nous pouvions trouver pas mal ce dont nous avons besoin, mais il est certain que les prix étaient plus chers que dans « le sud ».

Sears

Une chose qui nous a vraiment épaté mon épouse Marthe et moi, c'est la qualité du service des commandes par catalogue chez Sears « su Sears » comme plusieurs personnes disaient, même ici d'ailleurs. Nous commandions par téléphone, et dans l'espace d'une dizaine de jours nos achats arrivaient par la poste. Nous entendions dire que parfois il y avait des colis qui disparaissaient, en raison du vol, mais nous, nous n'avons jamais eu de problèmes. Quand j'y pense aujourd'hui, on peut dire que dans ce temps-là Sears faisait déjà du commerce en ligne. Alors comment se fait-il que Sears ait fermé ses portes... c'est curieux tout de même.

Comme mentionné précédemment, au magasin de La Baie, nous pouvions trouver un peu de tout. Pour ce qui est de l'épicerie, nous du personnel de la Commission scolaire du Nouveau-Québec, à chaque 15 jours je crois, nous pouvions faire une commande téléphonique dans une épicerie située à Timmins, une ville du nord de l'Ontario. Cependant nous devons nous limiter, car il en coûtait \$ 1.00 la livre pour le transport. Nous avons droit à un certain poids et dépassé ce nombre de livres, la C.S. nous facturait... à \$ 1.00 la livre. Imaginons un instant... 50 livres de pommes de terre, ça coûtait \$ 50 de transport. Wow les moteurs. Ce que nous avons trouvé le plus difficile, le choix pour les fruits et légumes était assez limité, mais pour le reste nous pouvions nous débrouiller.

Service médical

Lors de notre visite à Sainte-Foy avec le D.G., monsieur Juneau, nous lui avons demandé comment était assuré le service médical. Il nous a répondu qu'il n'y avait pas de problème. Et bien c'était vrai. Les services médicaux étaient assurés par deux infirmières, une en était à sa 5e année et l'autre ça faisait plus de deux ans. Je crois qu'elles descendaient dans le sud, en ville, à chaque deux mois, car elles étaient en devoir 24 heures. Elles travaillaient dans une roulotte, appelée Hôpital, où il y avait la clinique et elles demeuraient là également. On peut dire que le service infirmier était excellent. Nous nous sentions en sécurité.

Les infirmières étaient bien installées, très compétentes. Elles me disaient que pour ce qui était des médicaments, plusieurs petits hôpitaux du sud auraient été jaloux. Mais tous les médicaments devaient être sous clé en raison des vols.

Les infirmières étaient vraiment comme des super infirmières, qu'on appelle aujourd'hui. Elles s'occupaient de tout : nombreux cas de grippe, beaucoup de pneumonie, car les gens fumaient beaucoup et très jeunes; points de suture, les divers vaccins, soins dentaires de base et même parfois des accouchements. Périodiquement un médecin ou un dentiste venait travailler quelques jours. Lorsqu'il y avait une urgence, les malades ou accidentés étaient évacués en avion, la plupart du temps à Val-d'Or, car c'était plus proche.

Je me souviens d'un événement tragique qui est survenu. Les hommes blancs qui travaillaient à finaliser les travaux de l'école et des duplex demeuraient dans des maisons louées. Parfois certains recevaient de la « visite féminine », il y avait un peu de prostitution et souvent cela causait des chicanes de jalousie assez violentes. Un jour un travailleur avait été blessé gravement, à coups de pied par « un confrère », il avait dû être évacué en avion, car son état était très grave. Dans la journée nous avons vu débarquer 3 policiers de la Sûreté du Québec, en hélicoptère afin de venir chercher l'agresseur et enquêter. Cet incident a alimenté les commérages pendant plusieurs jours.

Légendes

Chez les Inuits existent plusieurs légendes dont celle-ci, à Povungnituk qui était extraordinaire et même succulente... À Povungnituk, nous avons pu admirer des dizaines d'aurores boréales à plusieurs reprises. Étant donné qu'il n'y avait pas beaucoup de lumières de rue, il faisait donc très noir. Nous pouvions donc admirer les aurores boréales très facilement. Je ne me souviens pas si j'en avais aperçu auparavant au Lac-Saint-Jean... Une légende disait que lorsque nous regardions une aurore boréale et la suivions de nos yeux, il ne fallait pas siffler, car elle pouvait venir nous frapper... Moi qui ne crois pas à ces légendes, je me faisais un plaisir de siffler le plus fort que je pouvais... Ma femme Marthe me disait d'arrêter cela, car c'était dangereux. Je n'ai pas rencontré de mau-

vaise aurore, car je suis en train de vous écrire... Ah... Ah...



Léonce et ses garçons sur la glace de la Baie

Boisson et Drogue

Déjà à cette période, en automne 76, même si la vente de boisson était interdite sur le territoire, il y avait des problèmes de boisson et même de drogue. Je crois que le pire fléau cet automne-là, était les jeunes et moins jeunes qui se retrouvaient à l'endroit où étaient remisés les 45 gallons de carburant vides, ils retiraient les bouchons et « sniffaient » jusqu'à vomir et/ou perdre connaissance. Également, en raison des travaux de construction, il y avait beaucoup de vol de colle contact et plusieurs très jeunes se rendaient malades avec cela, c'était un fléau aussi. Si un blanc était pris à vendre de la boisson à un Inuit, il pouvait être expulsé du territoire.

Une dizaine de jours après notre arrivée, un soir en début de nuit, on frappe très fort... très fort à notre porte. Je me lève, me rends à la porte sans débarrer, ils sont 3 Inuits assez éméchés. Deux parlent en Inuit et le troisième parle en anglais et quelques mots en français. Ils veulent que je leur vende de la boisson, je refuse en leur disant que je n'en ai pas. Ils insistent et sont même violents et frappent après les murs. Ils quittent après une trentaine de minutes. Pas besoin de vous dire le traumatisme pour nos garçons qui pleurent, pour Marthe et même moi. Le lendemain je suis en beau tab... j'en parle à mon directeur d'école et il me dit que je devrais aller porter plainte au bureau du village. Je vais rencontrer le chef du village, que j'avais rencontré à quelques reprises déjà. Il était déjà au courant. Je lui fais part en anglais, de la situation. Il me dit qu'il s'occupe de cela personnellement et qu'il me donne des nouvelles en fin de journée. Dans l'après-midi je reçois un téléphone me demandant d'aller voir le chef après l'école. Lorsque je me présente, les 3

individus sont là et ils sont très mal à l'aise et me font leurs excuses. Je leur dis en anglais de penser à la peur qu'ils ont pu causer à mes enfants et ma femme et je leur demande ce qu'ils auraient fait si j'étais allé me comporter comme ça chez eux. Par la suite nous avons été tranquilles et ma relation avec le chef était excellente. Nous nous sommes d'ailleurs visités à quelques reprises. Pour ce qui est des 3 individus, les quelques fois que je les ai rencontrés, ils étaient très gênés.

Chiens

Un aspect qui m'a beaucoup surpris c'est la présence de très nombreux chiens, principalement le fait qu'ils n'étaient pas attachés. Au début nous étions un peu craintifs, mais à aucune reprise nous n'avons été attaqués, menacés ou sentis en danger par un chien. En général nous ne pouvons pas dire que les chiens étaient beaux, car ils étaient tous très maigres probablement en raison d'un manque de nourriture. Les seuls chiens attachés, en apparence plus dangereux, car ils aboyaient beaucoup étaient les chiens de traîneaux, très maigres, mal alimentés... ouf !!! Dans ces années les chiens sont encore bien appréciés, car ce n'est pas tout le monde qui peut se payer une motoneige. Certains parmi les plus vieux Inuits veulent continuer la tradition, se promènent et vont à la chasse avec les chiens.

Peu de temps avant de quitter pour les Fêtes et revenir « dans le sud » j'ai acheté deux chiots que nous désirions ramener avec nous. J'avais construit une niche chauffée avec un globe rouge; tout cela fournit par mon ami Léo Guay, contremaître de la construction. Quelques jours plus tard, en revenant de l'école, nous retrouvons un chiot mort, attaqué par des chiens du village. Alors l'autre chiot, lequel était tout blanc, a été hébergé dans la maison jusqu'à notre départ. Le chiot est décédé d'un virus, quelques semaines après notre retour au Lac-St-Jean. Le vétérinaire ne pouvait rien faire. Les enfants et... les parents ont pleuré.

Communication

Il est bien évident qu'en 1976, il n'était pas question de parler d'internet, de Facebook, de textos, de Messenger, etc. La télévision était encore inexistante et la radio se limitait

à la radio communautaire opérée en partie par des bénévoles. À quelques reprises nous avons essayé d'écouter le bingo, ç'a été toute une aventure. À part les chiffres qui étaient répétés en anglais, nous ne comprenions absolument rien. Ceux qui possédaient un excellent système de son avec antenne spéciale réussissaient à écouter Radio-Canada français et anglais et certains postes de Montréal.

Avant de quitter pour le nord, afin d'avoir des nouvelles régulièrement, je m'étais abonné au Journal de Québec. Je le recevais par la poste. Bonne idée, oui, mais parfois j'étais 4-5 jours sans journal et là, j'en recevais 5-6 copies en même temps. On me disait... c'est ça le Grand nord.

Toutefois, la communication téléphonique était très bonne. Chaque semaine nous parlions avec nos parents. Parfois je me dis que si Face time ou Messenger de ce monde avaient existé dans le temps... je demeurerais peut-être encore dans ce coin de pays... ah...ah... Une conversation téléphonique qui m'a marqué et que je me rappelle très bien, c'est le soir des élections du Québec en 1976, lorsque le Parti Québécois a remporté la victoire. Mon père me téléphone pour me dire qu'il avait gagné ses élections. Je lui dis qu'il n'est pas sérieux. Il me répond, oui, oui, ça prend du changement et il était très fier de sa victoire. Moi j'avais voté pour un esquimau, je ne me souviens plus pour quel parti, car je me disais que ce serait probablement la seule fois de ma vie que je pourrais avoir cette chance.

Sculptures en pierre de savon

Le territoire de Puvungnituk était réputé pour posséder la pierre de savon de meilleure qualité et les sculpteurs étaient reconnus parmi les meilleurs. Imaginons que dans ce temps-là, il y a 46 ans, certains sculpteurs gagnaient plus de \$ 50,000 par année. Des pièces valaient quelques milliers de dollars. Pendant notre séjour, ma femme et moi en avons acheté plusieurs petites et quelques-unes plus grosses au magasin de la Baie-d'Hudson et à la Coop. Il n'était pas bien vu d'acheter directement des artistes. Toutefois, quelques jours avant de partir, nous en avons acheté 3, assez

imposantes, directement d'un sculpteur. Elles étaient assez chères, mais nous les avons payées une bonne partie avec deux bouteilles de boisson qui nous restait... Cela était interdit, mais nous quitions dans quelques jours... alors.



Sculptures Inuit

Eau et égouts

En 1976 il n'y avait pas de système d'aqueduc ni d'égouts, car le sol était toujours gelé et cela aurait été beaucoup trop dispendieux à installer. L'alimentation en eau était assurée par un camion-citerne qui passait par les maisons deux fois par semaine. Nous avons un réservoir de 120 gallons. En période hivernale, c'était plus compliqué, car la livraison était assurée avec un véhicule sur chenilles et le réservoir était plus petit.



Livraison de l'eau en hiver

Je me souviens comme si cela se passait hier. Nous avons eu notre logement le vendredi après-midi, une ancienne roulotte qui servait de débarras et qu'ils avaient rénoverée... un peu. Ma femme Marthe avait très hâte de faire le lavage, car ça faisait 5 jours que nous vivions dans les bagages. Nous n'avons pas pensé à la quantité d'eau et... le samedi matin nous manquons d'eau. Je me vois encore aller chercher de l'eau à la rivière, environ à 400 ou 500 pieds, avec deux 5 gallons. J'ai dû

faire 15 ou 20 allers-retours. Je me disais... tab... qu'est-ce que je suis venu faire ici. À ce moment précis je me suis rappelé ce que mon père m'avait dit lorsque je lui avais annoncé notre projet de partir dans le Grand Nord : « Mon garçon, pourquoi courir après la misère avec ta famille » Je ne lui ai jamais reparlé de cela par après. Ah... Ah...

Évidemment que l'eau qu'on nous livrait, pompée à même la rivière, n'était pas bonne à boire à moins de la faire bouillir. Toutefois, déjà à cette période, nous pouvions acheter des bouteilles d'eau, mais c'était très dispendieux. Même plus cher que la liqueur. Étant donné qu'il n'y avait pas de système pour les égouts, nous avions une toilette sèche. Je crois que le camion à déchets passait deux fois par semaine. Les premiers temps nous trouvions cela très difficile. Mais c'est vrai qu'on s'habitue... à tout... ou presque. Les premières semaines je trouvais cela assez pénible de changer les sacs de plastique, pour la toilette sèche. Encore là je me disais, mais maudit c'est quoi cette idée « de marde » que j'ai eue d'emmener ma famille ici. Mais le temps passe et on s'y fait.

Visiteurs

Bien entendu que les visiteurs venant de l'extérieur étaient assez rares. Quoique j'avais développé une relation très amicale avec Léo Guay, lequel travaillait depuis une quinzaine d'années pour la C.S. du Nouveau-Québec. Il était contremaître de construction sur les chantiers dans les différents villages du territoire. Léo était tout un gailard, plus de 6 pieds et très costaud. Il en imposait... Il venait de Sainte-Foy et s'occupait de la construction depuis plusieurs mois à Povungnituk. Il est venu souper à la maison à plusieurs reprises et quelques fois il nous a invités, pour des occasions spéciales, à manger à la cuisine des employés de la commission scolaire. C'étaient toujours des festins. Léo s'ennuyait beaucoup de ses enfants, il aimait beaucoup jouer avec nos garçons.

Il supervisait une équipe d'une douzaine de travailleurs de différents métiers, en plus des ouvriers qui venaient exécuter des travaux spéciaux : pose de céramique, recouvrement de plancher, etc. Un de ses

menuisiers était Monsieur Léo Néron qui demeurait à Saint-Léon, un village situé à environ 15 km de chez moi. Le lendemain de notre arrivée, je vais visiter l'école. À l'entrée dans un escabeau, je vois cet homme. Je le regarde et lui demande, vous n'êtes pas monsieur Néron et lui de me répondre oui, toi tu es le garçon de Gérard Gilbert. Quand on dit que le monde est petit. Par la suite nous l'avons invité à venir manger à la maison à quelques reprises. De temps à autre, lui et Léo venaient jouer aux cartes. Léo nous avait appris à jouer « au Toc ». Ils nous avaient fabriqué un jeu comme cadeau. Nous jouions très souvent et il aimait beaucoup faire perdre Marthe...qui se fâchait, ce qui nous faisait bien rire.

Les autres visites se limitaient à souper avec des professeurs à l'occasion. De son côté Marthe avait développé une bonne amitié avec la professeur italienne Angèle, qui venait de Montréal. Elles travaillaient beaucoup ensemble pour le contenu de leurs cours.

Un jour, qui je vois arrivé à l'école, René Tremblay, un gars d'Alma, animateur de radio à CFGT, la radio à Alma au Lac-Saint-Jean. Il repartait le lendemain, alors je l'invite à souper à la maison. Au cours de la dernière année, il travaillait à titre de conseiller spécial dans le Nouveau-Québec afin d'aider au démarrage ou à l'amélioration des radios communautaires dans chaque village. Encore une fois, c'est là qu'on voit que le monde est petit.

Chasse et pêche

Même si je ne suis pas un amateur de chasse et pêche, je m'en voudrais de ne pas écrire quelques mots au sujet de ces deux activités très importantes dans le territoire du Nunavik. La chasse et la pêche, il y a plusieurs années, servaient surtout pour la subsistance des habitants des nombreux villages, mais également comme revenu, car souvent les chasseurs et les pêcheurs vendaient une partie de la viande ou du poisson qu'ils ramenaient. Je me souviens encore de la première expédition de chasseurs que j'ai vue partir pour plusieurs jours à la chasse au caribou. Ils devaient parcourir plusieurs kilomètres en motoneige, car les caribous voyageaient très loin de notre village. Ils tiraient de gros traîneaux avec de grosses charges ce qui causait souvent des difficultés, car il n'y avait pas beaucoup de neige. Ils devaient être une dizaine de motoneiges.

À leur retour, 5 ou 6 jours plus tard, c'était vraiment la fête au village, car la chasse avait été excellente. C'était impressionnant, ils coupaient les caribous gelés à la scie mécanique, car la viande était super gelée. Nous en avons acheté pour la manger quelques jours plus tard en compagnie de quelques amis. Ce fut un festin. À quelques reprises nous avons mangé du poisson acheté à l'épicerie ou que nous avons reçu en cadeau.

« Dans le sud »

À de nombreuses reprises dans le texte j'utilise l'expression « dans le sud ». Le lecteur aura certainement deviné que cela signifie que les gens partaient, descendaient, pour aller à la ville, soit Val-d'Or, Montréal ou autre, soit pour des vacances, visites médicales, etc. C'est ça, aller dans le sud.

Climat et température

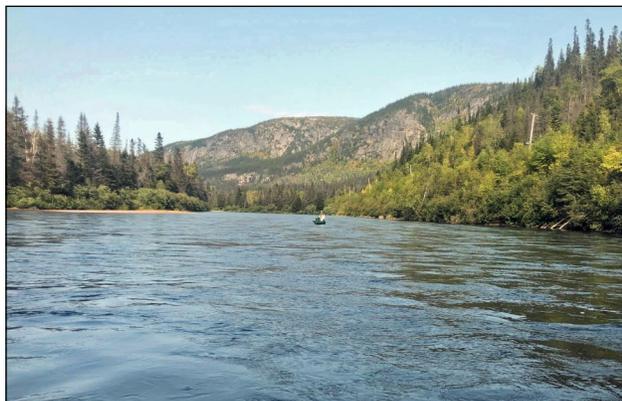
Lorsque nous sommes arrivés à Povungnituk à la fin août, c'était une température automnale, assez froide la nuit, mais les journées étaient en général très ensoleillées. Comme déjà mentionné, nous avons été choyés par les levers et couchers de soleil. Je peux dire que nous avons eu du beau temps. Les blancs qui demeuraient là depuis quelques années disaient que nous étions gâtés plus que d'habitude. Il faisait clair jusqu'à 20h30 - 21h. Mais à partir des premiers jours d'octobre, la noirceur arrivait beaucoup plus tôt et le froid aussi. Le froid s'est montré le bout du nez pour geler le nôtre. Oui c'était très froid, mais un froid sec qui s'endure plus facilement que l'humidité qui se fait un plaisir d'accompagner nos froids d'ici. Il n'y avait pas beaucoup d'accumulation de neige, car peu de précipitations et souvent de grands vents qui la balayaient sans arrêt. Régulièrement à certains endroits, les motoneigistes éprouvaient des difficultés à circuler aisément. Je ne peux pas dire que nous avons souffert du froid.

Voilà, dans quelques lignes « un » peu ce que nous avons vécu pendant les quatre mois que nous avons vécu dans le Grand Nord du Québec, dans le village appelé Povungnituk, aujourd'hui appelé Puvirnituk, situé dans le Nunavik, sur les bords de la Baie-d'Hudson, de la fin août jusqu'aux Fêtes 1976. Comptant environ 1200 habitants lors de notre séjour à cette période, la population est de plus 2000 personnes actuellement. Je crois que si j'avais la possibilité d'y retourner un jour pour visiter... j'aimerais beaucoup cela. On verra peut-être.

Descente en canot de la rivière Nipissis

Par Denis Gilbert

Avant que ne débute le prochain confinement, nous, Chantal, Émile, Félix et moi avons décidé de prendre l'air. Bien oui, à l'automne 2020, nous avons descendu la rivière Nipissis, un affluent de la Moisie qui se déverse près de Sept-Îles sur la Côte-Nord.



La rivière Nipissis

Partir pour cette région éloignée comporte certains risques, entre autres la température, mais nous avons été choyés. Du beau temps mur à mur. La nuit une mince couche de glace s'invitait sur nos tentes, mais aussitôt le soleil apparut, tout fondait comme par enchantement. Il faut dire que nous avons une bonne quantité de bagages qui incluait la tente de prospecteur d'Étienne, un poêle à bois de Ti-Guy et trois canots.

Donc à partir de Sept-Îles, nous avons pris le train en direction de Schefferville à 8 heures et nous sommes descendus à Tika vers midi (environ 120 km). Du train assez vieillot (1950), nous avons pu observer partiellement le trajet que nous allions parcourir pendant 6 jours, soit environ 75 kilomètres sur la rivière. À Tika, un travailleur nous a rendu un grand service en transportant tous nos bagages de la voie ferrée à la rive avec son VTT.



Le campement

À 14 heures, nous étions campés sur un site merveilleux. Du sable, de la mousse de toutes les couleurs, de petits bouleaux et du bois de chauffage en quantité suffisante. Nous étions si bien que nous y avons séjourné trois nuits en espérant que nous trouverions d'autres sites aussi enchanteurs, car il nous fallait bien progresser.

Pour décrire le paysage, il suffit de vous rappeler le Saguenay avec son fiord, mais en plus une bonne dizaine de chutes d'eau provenant des sommets, des sapins souvent rongés par la tordeuse, des bouleaux, des trembles et quelques érables enjolivés par l'automne. De la rivière au sommet des montagnes, le dénivelé est d'environ 500 mètres.



La pêche

Et la pêche, parlons-en. Des truites de 10 à 15 pouces en abondance. La pêche de notre vie. Nous en avons mangées à satiété, car il nous fallait écouler tout ce que nous prenions au fur et à mesure et le temps alloué pour la pêche tirait sur la fin.



Le chemin de fer

Au loin, nous entendions les trains passer. Il y en avait 10 par jour dont environ 2 chargés de minerais comprenant chacun près de 360 wagons de boulettes, c'est-à-dire du fer concentré à environ 85% et il y en aurait encore pour des années? Et ça fonctionne depuis 75 ans. Les rails sont beaucoup plus gros que ce que nous voyons ici et sont soudés les uns aux autres, ce qui évite les tac-tac-tac constants. Ça roule tout en douceur malgré l'énorme charge.



Le campement

Campe, décampe, pêche et les 6 jours sont passés comme beurre dans la poêle. Ce fut un peu plus laborieux pour le retour, car nous avons dû attendre le train en bordure de la voie ferrée de 2 heures de l'après-midi à 1 heure du matin. Un bris se serait produit sur un des rails et ça prit le temps de la réparation et du décongestionnement, car plusieurs trains étaient en attente. Heureusement, un petit cabanon chauffé, propriété de pêcheurs serviables, nous a dépannés. Arrivé à Sept-Îles à 3 heures du matin et encore là, un autre retard de 30 minutes, car le chauffeur avait fait ses heures (12.5) et devait être remplacé. Couché à 4 h AM, levé à 8 h AM et rendez-vous à Baie-Comeau à 12.5 heures. Nous avons dîné au restaurant de la marina que je n'hésite pas à recommander. Un filet de morue à tout casser servi avec amabilité.



Chantal et Denis Gilbert

Le trajet que nous avons parcouru ne comportait pas de rapide dangereux. L'eau transparente nous permettait de voir défilier les roches à environ 8 à 9 km par heure. Nous avons rencontré quelques cirés et des pleureuses, c'est-à-dire des rochers au fil de l'eau qu'il ne faut pas heurter. Parfois, nous arrêtons pour pêcher. Les truites sont en période de frai et se tiennent en profondeur. Nous avons un bon pêcheur avec nous, Félix, frère de Mélanie, beau-frère de Benoit. C'est lui, la plupart du temps, qui trouvait les bons spots.

En somme un très beau voyage en bonne compagnie (je parle des autres) dans un pays grandiose et dépareillé, ce qui va nous aider à passer un hiver qui s'annonce difficile pour tous.

Comme mésaventure, rien de bien important. Restons dans les choses positives que nous avons vécues. Nous attendions depuis 11 heures l'arrivée du train et Chantal trouvait le temps bien long. Un des 3 octogénaires présents dans le petit cabanon dit à Chantal « Si on disait un chapelet pour passer le temps » tout en sortant un chapelet bleu à la croix blanche de sa poche. Chantal a eu toute une crampe d'estomac et j'ai cru qu'elle trépasserait. Sans doute que ça lui a rappelé le chapelet en famille que nous disions en revenant de Boischatel le dimanche soir.

Postes Canada
Numéro de convention 40069967 de Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Association des familles Gilbert
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9